

LA REVUE DU CAIRE

*ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ECRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE*

(Section Egypte)

LA REVUE DU CAIRE

GASTON MASPERO.

HOMMAGE ET SOUVENIRS.

Je n'ai certainement pas qualité pour rendre l'hommage qui conviendrait à Gaston Maspero, qui fut avant tout un égyptologue — ou, pour mieux dire, pendant un demi-siècle, l'égyptologie française elle-même. Non qu'il fût le seul à maintenir chez nous la tradition de Champollion : il y avait autour de lui des savants de la plus haute valeur, mais tous ceux de son âge et les plus jeunes que lui, sauf une ou deux exceptions, se proclamaient ses élèves et aucun d'entre eux ne m'en voudrait si je disais qu'ils vivaient tous dans sa lumière.

Pour les hommes de ma génération, dès les bancs du collège, le nom de Maspero est associé à celui de l'Égypte ancienne. Nous avons entre les mains cette *Petite histoire des Peuples de l'Orient* publiée chez Hachette, et qui est arrivée au moins à sa septième édition. Si nous n'étions pas très capables d'en lire les pages compactes, la liste des principaux hiéroglyphes expliqués, qu'il avait mise en appendice, avait pour nous un prestige mystérieux et je suis sûr que ces petits signes noirs, dessinés, au moins en partie, par Deveria et dont notre Imprimerie nationale avait imposé l'usage, ont fait naître bien des vocations. Il en est peut-être de plus commodes, mais typographiquement il n'en est guère de plus beaux.

Nous étions déjà presque des étudiants, quand parut, à l'usage de la classe de sixième, le livre de lectures intitulé *Au temps de Ramsès et d'Assurbanipal*. Maspero dût certainement écrire ce charmant et savant ouvrage, comme il faisait toute chose, avec la plus grande aisance, se laissant aller aux inspirations d'une érudition toujours présente et animée du souvenir d'une vivante réalité. Car Maspero « qui savait tout » et qui était rompu aux techniques de la recherche, n'a jamais pensé que la Science — avec un grand S — comme disaient alors beaucoup de ses ouvriers qui se donnaient des airs de mystagogues, fût tenue de rester hermétique au grand public. Ce petit livre scolaire, comme les successives éditions des *Contes égyptiens*, qu'il a souvent édités en philologue, mais ici traduits, et analysés et commentés pour tous les lecteurs cultivés ; les recueils de ses articles du *Temps* ou d'autres périodiques ont chez nous popularisé l'égyptologie.

C'est que Maspero était un écrivain de race, peut-être un des meilleurs de son temps, qui, pour les années de sa jeunesse, était encore celui où l'on parlait des derniers romantiques et des parnassiens comme de contemporains. Les partisans de l'austérité historique, à la manière de Fustel de Coulanges, pouvaient même lui reprocher d'être légèrement « homme de lettres », porté parfois jusque dans ses écrits les plus graves à rechercher le trait pittoresque, aussi bien celui qui dépaysait le lecteur moderne que celui qui modernisait, et par là même animait, le lointain passé. Nourri de lettres classiques et de la plus riche tradition française — qui remontait pour lui aux origines, car ce normalien était naturellement initié à la littérature du moyen âge — il manifestait même un certain goût pour l'archaïsme. Non seulement, par exemple, il aimait à citer Hérodote dans la tradition de Pierre Salot, mais il ne craignait pas de colorer son style d'expressions anciennes, quand elles lui semblaient s'adapter mieux aux réalités des temps reculés qu'il

étudiait. Ce style pittoresque, abondant et dru avait pour nous beaucoup de charme : il contrastait avec l'académisme universitaire et il a servi l'égyptologie à sa manière, car il n'a pas peu contribué à donner leur exceptionnelle valeur à des ouvrages que l'on répugne à appeler de vulgarisation, tant ils sont peu vulgaires, comme ce petit livre sur l'*Art égyptien* paru dans la collection *Ars Una*, et qui est bien, sur ce sujet, pourtant toujours renouvelé, et malgré les années qui pèsent sur lui, l'un des meilleurs, sinon le meilleur, que nous ayons.

On a parlé d'art et d'archéologie égyptienne avant Maspero, mais on reconnaîtra que sur ce domaine il a été, sinon un précurseur, du moins un animateur. Tout jeune il a publié, toujours pour le grand public, une archéologie égyptienne, et plus tard son *Catalogue du Musée du Caire* reste un modèle de sagace, minutieuse et vivante archéologie. Maspero semble avoir apprécié et envié la méthode de l'archéologie classique dont le succès s'affirmait de plus en plus à la fin du XIX^e siècle. Il avait pu voir, par exemple, se constituer sur des données précises l'histoire de la sculpture grecque. Ce travail était commencé depuis longtemps, quand paraissaient en 1892 et 1897 les deux beaux volumes de l'*Histoire de la sculpture grecque* de Maxime Collignon. On comprendra qu'il n'est pas encore achevé en constatant les acquisitions nouvelles que supposent, dans le *Manuel d'Archéologie*, les volumes de Charles Picard sur le même sujet. Grâce aux témoignages des auteurs, qui manquent tout à fait pour l'Égypte ancienne, et surtout aux observations attentives sur les monuments, l'archéologie classique peut suivre le développement de l'art, la naissance des styles, la formation des écoles, et dégager la personnalité des artistes. Il est évident que l'archéologie de l'Égypte, si bien servie qu'elle soit par l'abondance des monuments, ne saurait prétendre à la même précision. Les conditions de la vie artistique dans l'Égypte ancienne, aussi bien que la nature de nos informations privées du secours des

textes, nous empêcheront presque toujours de saisir et de définir les génies individuels. Maspero le sentait bien, mais je crois qu'il a toujours rêvé de doter l'archéologie égyptienne de cette exactitude, qui, dans les sciences de l'antiquité, semblait alors le privilège de la philologie et de l'archéologie classiques. Plusieurs fois il s'est efforcé de déterminer des écoles et des groupes.

C'est en 1895 que commençait à paraître le livre qui restera dans l'histoire de notre littérature l'œuvre maîtresse de Gaston Maspero, sa grande *Histoire des Peuples de l'Orient classique*.

Pour moi, j'étais à l'École d'Athènes quand je lus le premier volume, qui venait d'arriver dans les librairies. Ce ne fut pas une révélation, puisque nous avions, naturellement, entendu parler de l'Égypte, et par Maspero lui-même, mais ce fut un enchantement. La conception de Maspero était éminemment historique, comme il convenait. Les peuples n'étaient plus présentés, comme dans la plupart de nos manuels, dans un artificiel isolement. Toute la vie de l'Orient ancien se déroulait sous nos yeux avec les diversités de ses mœurs, et les vicissitudes de sa politique, et c'était un livre plein de nouveautés. Les chapitres sur la religion sonnaient l'heure d'une révolution. L'étude des mythologies était alors renouvelée, et la connaissance des mentalités primitives. On sait les progrès qu'elles ont faits depuis sous l'influence des philosophes, des voyageurs et des érudits. Tandis que nos manuels et les leçons de nos maîtres se dégageaient péniblement des séductions de la théorie solaire ou de la doctrine de Max Muller sur les mythes, maladies du langage, Maspero, au courant de toutes les recherches nouvelles, appliquait sans lourdeur ni radicalisme exclusif les observations de l'ethnographie et de la préhistoire aux traditions conservées par les vieux textes égyptiens qu'il connaissait mieux que personne, car il avait déjà édité et traduit les *Textes des Pyramides*.

Au bas de ces pages si pleines et si vivantes, s'offrait

au lecteur scrupuleux un appareil de notes bibliographiques d'une incomparable richesse. Je n'ai pas assez bien connu la méthode personnelle de travail de Gaston Maspero pour être trop affirmatif, mais je serais bien étonné s'il eût été de ces érudits en possession de fichiers du dernier modèle, où toute la science est déchiquetée en parcelles, dûment classées sous des rubriques minutieuses. Pour dresser ces aide-mémoire, on perd trop souvent le temps que l'on pourrait consacrer à la réflexion, quand on ne se noie pas dans le flot des détails et des petits papiers, comme le professeur Fishmann d'Anatole France. Aussi, quand le travail est bien organisé, la lourde tâche des bibliographies est répartie entre les travailleurs et systématisée par des instituts, par exemple la Fondation égyptologique Reine Elisabeth, de Bruxelles. Mais ces instituts n'existaient guère, du temps où Maspero écrivait son *Histoire des Peuples de l'Orient classique*. Il y suppléait, comme la plupart des grands maîtres, par sa merveilleuse mémoire, et son livre est un modèle d'information. Maspero a toujours eu dans sa tête toute l'histoire de l'égyptologie de son temps.

Tout s'est extraordinairement transformé depuis la fin du XIX^e siècle, où Maspero avait commencé sa carrière. Et l'égyptologie n'a pas échappé à ce destin. La préhistoire égyptienne naissait à peine, et, quand elle était à ses débuts, il me semble que Maspero n'en a pas accepté tout de suite très volontiers les résultats. Même, pour les époques historiques qui sont naturellement les mieux connues, qu'on songe aux notions nouvelles qu'ont jetées dans le domaine commun les découvertes faites en Asie. Des peuples inconnus, ou presque, sont sortis des ténèbres, comme les Hittites, et leurs langues, au moins certaines d'entre elles, ont été déchiffrées. Comme toute chose, l'orientalisme est en mouvement. Donc, le grand livre de Maspero devait tout de même un peu vieillir, mais il n'est pas mort. Comme toutes les œuvres historiques, il vit de cet effort de sympathie humaine qui fait

de l'histoire ce qu'elle doit être, selon Michelet : une résurrection !

A cette date de 1896, j'entrais en contact avec le pays d'Égypte, et du même coup avec l'égyptologie. Je n'ai fait que l'effleurer, assez pourtant pour comprendre ce que c'est que d'être le savant qui, le premier, lut et traduisit les *Textes des Pyramides*. Personne n'ignore aujourd'hui l'existence de ces vieux *Livres des Morts*, et plus spécialement de la mort royale, gravés dans les tombeaux des Pharaons de la V^e et VI^e dynasties. On y retrouve les plus primitives, et souvent les plus obscures, comme les plus sauvages traditions de la plus ancienne Égypte. Rédigés dans une langue archaïque à peu près ignorée des Égyptologues d'alors, et adoptés aux idées qui s'élaboraient à cette époque sur la divinité solaire des rois, ces textes exigeaient une divination. Maspero eut l'audace de cette divination. L'audace, une héroïque audace, c'est bien, je crois, la définition même du tempérament intellectuel de Maspero. Mais, sans la science, l'audace peut mener au désastre, et le savoir n'est rien sans la sagacité. La sagacité de Maspero, appuyée sur une connaissance exceptionnelle des textes, était son génie. Le mot n'est pas trop fort : il m'a été dit, du vivant même de Maspero, par Georges Bénédict, qui connaissait les hommes. « Maspero, proclamait-il, est un des rares, peut-être le seul, dont, en l'approchant, j'ai senti ce que c'était que le génie. »

Il y a, dans l'*Histoire des Peuples de l'Orient*, une gravure bien émouvante : elle nous montre Maspero contemplant dans la Pyramide d'Ounas la paroi sur laquelle sont gravés les beaux hiéroglyphes qui lui offrent leur secret. Le petit homme — car Maspero était de taille plutôt petite et ramassée — les contemple, l'œil clignotant derrière les verres de son lorgnon, simplement et familièrement. Comme le statuaire, maître de son art, qui sait qu'il va tailler selon son rêve le bloc de marbre dressé devant lui, on le sent possédé par la plus entière certi-

tude qu'il allait entendre, par l'effet de son déchiffrement, ces voix étranges et silencieuses, dans les ténèbres, depuis plus de quatre mille ans.

Les *Textes des Pyramides* ne sont peut-être pas la découverte de G. Maspero la plus populaire. On se souvient peut-être mieux de la trouvaille plus ancienne de Deir el-Bahari, le puits des momies royales. C'est que les récits authentiques qui en ont été faits bien des fois lui donnent un air d'aventure qui ne laisse pas, en vérité, d'être le sien, et que l'on est bien plus frappé par l'apparition d'objets précieux qui sortent de terre après des millénaires que de l'effort exigé pour interpréter des textes qui, sans longs commentaires, restent pour la plupart hermétiques, alors même qu'ils sont traduits. Les traductions et les commentaires de Maspero avaient d'ailleurs paru dans un périodique savant, qu'il avait fondé, qu'il aimait, et qui, selon l'usage de l'Égyptologie du temps, portait le long titre de *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptienne et assyrienne*. Le grand public ne songe pas à aller chercher dans les revues savantes même les articles qui lui seraient presque abordables. Qui lit aujourd'hui, qui lisait même autrefois, en dehors des spécialistes, tous ces mémoires réunis par Maspero lui-même dans les trois volumes d'*Études sur l'Archéologie, la Mythologie et l'Histoire*, et qui contiennent pourtant d'admirables pages qui pourraient figurer dans une anthologie des historiens français? La reconstitution des vieilles cosmogonies, qui constituent peut-être ce que les Grecs appelaient la sagesse égyptienne, ou celles des voyages du Soleil dans l'Am Donat, sur le Nil, des heures de nuit, dans les ténèbres du monde des Morts, et que les textes des tombeaux des Rois, si courageusement copiés par Léfébure, racontent à ceux qui savent les lire, sont les miracles des patientes recherches et des pénétrantes intuitions géniales de Maspero. Mais il est bien vrai que seuls les égyptologues de la stricte observance, les hiérogammates, comme disait mon ami Perdrizet,

peuvent suivre Maspero dans toutes ses démarches, et c'est aux égyptologues que je laisse volontiers le soin de parler de l'égyptologue Gaston Maspero. Comme bien d'autres, dans les premières années qui suivirent sa mort, survenue dans un moment où, si je ne me trompe, de nombreuses découvertes paraissaient jeter l'orientalisme sur des voies nouvelles, il a peut-être été quelque peu délaissé. Mais aujourd'hui, on se retourne vers lui, et l'on s'aperçoit qu'il domine son temps, sans doute aussi le nôtre, de sa grande taille ou de sa grande ombre. Même après le perfectionnement des méthodes et des connaissances grammaticales, on est souvent obligé de reconnaître la supériorité de ses traductions.

Comme Maspero a touché à tout d'une main magistrale, il a souvent, et parfois non sans une certaine prédilection, traité des sujets qui sont aux frontières de l'orientalisme et des études classiques. Il les a renouvelés. Je pense, par exemple, aux *Fragments d'un commentaire au livre II d'Hérodote*, et à *Comment Alexandre devint dieu en Égypte*, qui ont orienté historiens et hellénistes, et c'est ainsi que, sans être initiés à l'Égyptologie, ces historiens et hellénistes ont pu juger de la rigueur de sa méthode et de la sûreté de ses intuitions.

J'ai entendu des étrangers, qui le jalousaient peut-être un peu, traiter Maspero de vulgarisateur, avec une nuance de dédain ; mais Maspero, je l'ai dit plus haut, n'aurait pas, lui, dédaigné ce titre, puisqu'il donnait la preuve que le savant le plus familier avec les arcanes de sa science est souvent le plus propre à l'exposer clairement. D'autres plus généreusement l'appellent un pionnier, et pionnier il le fut, en effet ; il arrivait à l'Égyptologie, quand elle n'en était encore qu'à l'adolescence ; au temps où il entra à l'École Normale, elle avait à peine un peu plus de quarante ans, et il faut bien plus de temps pour qu'une discipline comme l'égyptologie soit maîtresse de tous ses moyens. Les toutes premières œuvres de Maspero, de caractère grammatical, nous montrent que l'étude de

la langue était loin d'avoir pris la précision qu'elle a, depuis, acquise par les travaux de l'École allemande, et bien d'autres domaines, comme l'archéologie, étaient à défricher. Si le mot de pionnier laisse entendre que les routes étaient à peine tracées et les ouvrages d'art à peine construits, il est vrai, sans doute, mais on se tromperait fort si l'on croyait que ce pionnier n'a pas solidement édifié, et dans le style le plus achevé.

Il était naturel qu'en France tout ce qui se rattachait à l'Égypte s'attachait en même temps à Gaston Maspero, et quand, à ma sortie de l'École d'Athènes, je revins de mes missions égyptiennes, j'allai naturellement lui rendre visite dans le petit appartement qu'il occupait alors, avenue de l'Observatoire. C'était la première fois que je le voyais. Il était debout à son pupitre, entouré de tables et de chaises encombrées de manuscrits et de livres, et il écrivait, j'imagine, les derniers chapitres de son *Histoire*, ou plutôt il s'interrompait d'écrire pour m'accueillir avec cette courtoisie qu'il accordait à tout visiteur, même les plus humbles. J'étais certes des plus humbles, et je ne comprenais pas encore la patience que pouvait cacher ce regard observateur, mais bienveillant, sur un visiteur inattendu qui vient intempestivement briser l'attention qu'exige un travail de l'esprit. Mais Maspero était un grand seigneur de l'esprit, maître obéi du sien, ce qui est bien la condition, rarement remplie, de conquérir celui des autres. Même quand, directeur du Service des Antiquités, il était, dans son cabinet du Musée du Caire, assailli par les sollicitateurs de permissions et de renseignements, il levait la tête au-dessus de la page commencée, traitait la question qu'on lui soumettait, — la plupart du temps bien différente de celle qui occupait sa méditation, — et avec une présence d'esprit admirable ; puis, l'entretien fini, reprenait avec tranquillité la phrase interrompue.

Au temps où je lui faisais ma première visite, il était professeur au Collège de France et à l'École des Hautes

Études et je venais lui demander l'accès de ce dernier cours. Je n'ai pu le suivre que quelques semaines, dans la même salle, je crois bien, où j'ai entendu, bien des années plus tard, les leçons de mon ami Alexandre Moret sur les *Textes des Pyramides*. Moret était surtout historien. Maspero l'était éminemment, mais de Maspero on ne peut pas dire qu'il était surtout historien, car il était également toutes choses. Mais l'un et l'autre, selon la belle expression de Moret, qui comprenait si bien l'humanisme génial de son maître, ils s'efforçaient de « mettre le fait égyptologique dans le fait humain ». Tous deux partaient de l'explication précise des textes.

Moret profitait des progrès décisifs accomplis par la grammaire égyptienne dans les années d'intervalle entre les dates de leurs enseignements respectifs. Maspero devinait ces progrès et créait sa grammaire par l'intuition de son génie.

C'est le mot intuition qui revient sous la plume chaque fois que l'on veut parler de Gaston Maspero. Ce don merveilleux, il l'appliquait aux hommes, comme aux textes : il a deviné Pierre Lacau et Gustave Lefebvre, qui sont sans doute tous les deux les disciples les plus personnels de ce grand maître.

A ce savant exceptionnel devaient naturellement incomber les tâches d'organisation et d'administration les plus lourdes. Pour nous, Français d'Égypte, nous devrions connaître particulièrement son œuvre égyptienne.

Il a administré, de longues années, par deux fois et après un long intervalle, le Service des Antiquités, et il a créé l'Institut français d'Archéologie orientale.

Le Service des Antiquités doit son existence au grand Khédive Ismaïl et au Français Mariette. C'est l'institution qui permet à l'Égypte de remplir le devoir difficile de conserver au monde civilisé les restes de son antique civilisation. Je laisserai à d'autres plus qualifiés le soin de retracer son histoire. C'est une tâche nécessaire, quand ce ne serait que pour redresser certaines erreurs, qui sont

aussi parfois des injustices. Si les leçons de l'histoire peuvent et doivent être entendues, c'est bien par ceux qui ont la garde des monuments sans lesquels l'histoire elle-même ne serait pas. Je crois avoir ailleurs exactement défini l'action de G. Maspero, en disant qu'il avait fait du Service un centre d'amitié internationale.

L'Institut français est bien connu, même en dehors de l'Égypte et de la France. Il a aujourd'hui soixante-cinq années d'existence ; il est du même âge que notre École archéologique de Rome, qui célébrait son cinquantenaire en 1831. L'Institut du Caire n'a encore célébré que son vingt-cinquième anniversaire. L'École d'Athènes, son aînée, qui a fêté son cinquantenaire avec quelque retard, va nous convoquer bientôt aux solennités de son centenaire. Il est à souhaiter que notre Institut du Caire trouve un historien comparable à Georges Radet, qui publiait en 1901 une précieuse et passionnante histoire de l'École. Le premier chapitre de notre histoire à nous serait consacré à Gaston Maspero : son souvenir reviendrait à toutes les pages et animerait l'ouvrage tout entier, car l'Institut est né de la pensée de Maspero, qui devait en être le premier directeur. Il partage l'honneur d'en avoir conçu le projet avec Ernest Renan, et de l'avoir exécuté, avec ses amis Gabriel et Xavier Charmes. Ils l'avaient même conçu plus largement, car ils songeaient à y concentrer tout l'orientalisme du Moyen Orient, tandis que par la force des choses le rôle de notre Institut s'est peu à peu limité, mais il s'agit de limites qui définissent un bien large domaine, car c'est l'Égypte tout entière.

Les commencements ont été assez humbles, mais il n'est que de visiter la maison de Mounira pour voir comment, en se développant, l'Institut n'a fait que développer la pensée de son fondateur. C'est à lui que l'on doit l'idée toute naturelle de la Bibliothèque et l'idée plus originale de l'Imprimerie, qui a rendu tant de services, en rend encore, et en rendra davantage quand elle sera devenue l'imprimerie scientifique de toutes nos

institutions françaises d'Orient. C'est pourquoi l'Institut a voulu perpétuer le souvenir de sa gratitude et il a dédié quatre volumes de ses *Mémoires* à la mémoire de son fondateur. On vit alors le prestige du nom de Maspero : 165 savants de toutes les nations se sont mobilisés pour lui rendre hommage. Deux volumes étaient consacrés à l'Orient ancien, domaine qui était plus proprement celui de Maspero ; un volume à l'Orient islamique, et l'autre, le premier paru, à l'Orient grec, romain et byzantin. Malheureusement ce grand ouvrage n'est pas achevé. Il manque une contribution au volume de l'Orient ancien et des index qui faciliteraient les recherches. Mais l'on peut compter sur M. Kuentz, l'actuel directeur de l'Institut, pour hâter l'impression du dernier mémoire promis et achever le travail interrompu dans les tragiques années que nous venons de vivre. Il serait douloureux qu'une œuvre consacrée au grand ouvrier de science que fut Gaston Maspero demeurât imparfaite.

Le volume sur l'Orient grec, romain et byzantin était aussi dédié à Jean Maspero, car Gaston Maspero eut le rare bonheur d'avoir des fils héritiers de son esprit. J'ai essayé de dire dans la préface du volume qui lui est consacré ce que nous avons perdu par la mort de Jean Maspero. Il avait à peine trente ans qu'il achevait deux gros volumes où étaient édités les papyrus byzantins trouvés à Kom Ishgaou, travail préparé par une série d'articles où Jean avait manifesté ses admirables dons de philologue et d'historien. Aucun autre dans nos générations n'a produit au même âge une œuvre aussi considérable. Malheureusement rien de ce que faisait Jean ne devait être achevé. Dès que la guerre éclata il avait voué sa vie à la France. Le 17 février 1915, à Vauquois, le jeune sous-officier, qui connaissait l'heure de l'attaque prochaine, ayant médité toute la nuit sur l'appel de son destin, sortit de la tranchée, dont les bords étaient déjà criblés de projectiles, en disant au sous-officier qui l'accompagnait : « Allons ! voilà la plus belle des morts qui

vient au-devant de nous ! » et frappé d'une balle au front, il tombait dans les bras de la gloire immortelle.

Les fouilles sur le site copte de Baouit, qu'il avait conduites avec Daumas, mort, lui aussi, pour la France, n'étaient pas publiées. Avec un soin pieux, Drioton rassemblera plus tard les notes préparées et donnera, avec les aquarelles de Daumas, le rapport archéologique indispensable. A. de Fortescue et Gaston Wiet complétèrent une *Histoire des patriarches d'Alexandrie*, laissée inachevée. On peut y lire des pages qui sont déjà d'un grand historien.

Restait le manuscrit des *Papyrus byzantins*. C'est Gaston Maspero qui se chargea de le mettre au point et d'en surveiller l'impression. Lourde tâche, d'autant plus accablante qu'il fallait l'accomplir dans le deuil. Comment le père désespéré aurait-il pu l'imposer à sa douleur, si, dans le travail qui avait rendu ces documents morts à la lumière, il n'avait pas senti palpiter encore la joie de connaître qui avait rempli l'esprit de son fils ? Car même dans les œuvres froides de l'érudition, quand il s'agit de monuments où s'est inscrite la vie du passé, l'âme humaine de l'ouvrier ne peut être tout à fait absente, et voilà pourquoi Gaston Maspero voulut faire connaître aux lecteurs de ce recueil l'homme que fut ce jeune héros. Il en traça donc l'émouvant portrait dans la préface, mais pour remplir un si paradoxal devoir, il fallait une extraordinaire force d'âme. Le chagrin impitoyable auquel il tentait de satisfaire par cet héroïque effort l'avait miné mortellement.

Le 30 juin 1916, alors que nous étions invités chez notre maître, après la séance de l'Académie des Inscriptions, nous arrivions au quai Conti pour apprendre qu'il venait de mourir. Il était tombé à son fauteuil de secrétaire perpétuel, au moment où, selon les devoirs de sa charge, il venait de se lever pour présenter un ouvrage. Nous montâmes à la salle des séances où nous trouvâmes une émotion muette et profonde. Mêlés aux membres de

l'Académie — j'étais aux côtés de mon maître B. Haus-soulier, qui était lié avec Maspero d'une amitié ancienne, — nous suivions la civière sur laquelle on transportait le corps qu'un des plus hauts et des plus beaux esprits venait de quitter. Comment oublier de pareils moments ?

Le malheur, qui semble trop souvent, dans la destinée des hommes, consacrer les vies les plus nobles, s'était donc abattu sur cette famille française et il y était entré par un double sacrifice à la patrie. Peut-être pour M^{me} Maspero et ses fils, c'était — si l'on ose écrire ces mots à propos d'un si grand deuil — une ombre de consolation. Je n'ai jamais vu ailleurs que dans ce foyer un amour si fier de la France, un amour plein de foi, inaccessible au découragement, et cette foi, les Maspero l'inspiraient à tous.

Durant l'avant-dernière guerre, quand on avait l'honneur d'être reçu chez eux, une inscription placée sur l'abat-jour de la lampe avertissait le visiteur qu'aucun propos défaitiste ne serait souffert, ni aucune défiance calomnieuse à l'égard de nos alliés. Comment aurions-nous douté, même séparés par les mers, quand les événements de 1940 semblaient sceller la défaite de la France et divisaient les Français en deux camps hostiles, que les Maspero ne fussent dans celui de la résistance ?

On sait aujourd'hui comment l'héroïsme téméraire du jeune Jean Maspero, fils d'Henri Maspero et neveu du héros de Vauquois, a causé la déportation de son père et de sa mère, l'une au sinistre camp de Ravensbrück, l'autre à Buchenwald, et le jeune homme lui-même est tombé, comme son oncle, en pleine bataille, sur le front de l'armée américaine dans laquelle il s'était engagé.

Henri, qui est mort à Buchenwald — et l'on sait trop aujourd'hui quelles souffrances recèlent ces simples mots — était un savant profond, qui avait débuté dans la carrière par un petit livre sur les finances des Lagides, qui a longtemps fait autorité. Mais l'Égypte n'a guère retenu Henri Maspero : sa vocation — une vocation que

son père, ami d'Henri Cordier, a certainement encouragée — le portait vers la Chine et il était un des plus illustres de cette belle école de sinologues qui faisait tant d'honneur à la France et que ces dernières années ont si fortement éprouvée. On ne pouvait l'approcher sans l'aimer. J'étais son voisin dans cette Académie que son père avait illustrée. On sentait en lui, sous sa douceur paisible et modeste une force sûre d'elle-même, qui rappelait la tranquille audace de Gaston Maspero. Je sais qu'il laisse une œuvre admirable qui n'est pas toute inaccessible au public lettré, car il a donné un beau volume historique dans la collection dirigée par Eugène Cavaignac.

Ainsi, de la grande famille des Maspero, il ne reste plus que deux femmes en deuil et un jeune enfant qui justifie toutes les espérances. En est-il une qui ait plus donné à la science et à la patrie? M^{me} Henri Maspero revient de Ravensbrück, après d'indicibles souffrances, pour apprendre la mort de son mari dans l'enfer de Buchenwald et celle de son fils. Vers M^{me} Gaston Maspero, associée toute sa vie aux travaux et à la gloire de notre maître, chargée d'années et de douleurs, et dont l'indomptable dignité a fait reculer la barbarie germanique quand les tortionnaires de la Gestapo sont venus lui demander de trahir son petit-fils, monte l'élan de nos hommages et de notre fidélité pieuse aux souvenirs qu'elle garde dans le sanctuaire secret de son grand cœur.

P. JOUGUET.

LA PLACE DE GASTON MASPERO DANS L'ÉGYPTOLOGIE.

Gaston Maspero, de qui l'on commémore cette année le centenaire de la naissance, a eu, au cours du siècle qui vient de s'écouler, une influence profonde et décisive sur le développement de l'égyptologie. C'est en majeure partie grâce à lui que cette science, née de la veille, a dépassé le stade des tâtonnements, qu'elle s'est trouvée dotée d'un système d'enseignement et de recherches, que les esprits cultivés s'y sont universellement intéressés et que ses résultats ont trouvé place dans la culture générale de notre temps.

On doit convenir que son action continue a fait sortir l'égyptologie de l'enfance et l'a constituée en discipline scientifique véritable, avec ses moyens indispensables de progrès.

*
* *

C'est un fait que la géniale découverte de Champollion, le déchiffrement des hiéroglyphes, qui aurait dû susciter une pléiade de disciples enthousiastes, n'eut pas d'écho sur le moment même. Le maître mourut dix ans plus tard, en 1832, sans laisser de continuateurs.

Pourtant ce qu'il appelait modestement, et peut-être avec quelque mélancolie, sa « carte de visite à la postérité », sa *Grammaire égyptienne*, parue après sa mort en 1836, était une semence où sa pensée se trouvait conservée latente et d'où elle allait revivre et produire sa floraison. Après quinze années d'études dans le silence, Emmanuel de Rougé s'était assimilé toutes les ressources de cette grammaire, dans laquelle il voyait « l'éternel honneur de l'érudition française » et il publiait, en 1851, la traduction de six lignes de l'inscription historique d'Ahmès, fils d'Abana, d'après les principes de Champollion expliqués et commentés. Le fil était renoué. De Rougé continua au cours des années suivantes à éditer des traductions d'inscriptions épigraphiques, de papyrus hiératiques et de textes religieux. En 1860, il fut appelé à occuper la chaire de philologie et d'archéologie égyptiennes au Collège de France. C'était la consécration officielle accordée au continuateur de Champollion.

En Prusse, la tradition archéologique avait été poursuivie par Lepsius, adepte étranger de Champollion. Elle fut reprise en France par Mariette, dont le classement des papiers de Nestor L'Hôte avait éveillé la vocation égyptologique. Le jeune professeur de Boulogne-sur-Mer, attaché alors au musée du Louvre, était parti en 1850 pour l'Égypte, chargé d'une mission qui avait abouti à la découverte du Sérapéum de Sakkarah et à une ample moisson de stèles inscrites. Ces expéditions fournissaient des matériaux d'études, non seulement à de Rougé, mais à ses émules, Chabas et Devéria en France, Goodwin, Birch, Sharpe et Le Page Renouf en Angleterre, Henri Brugsch en Allemagne. Telle était en effet la première lignée de savants qui, sur les traces de de Rougé, avaient rallumé le flambeau de l'égyptologie éteint par la mort de Champollion.

Leurs études étaient remarquables de sagacité et elles exploraient des domaines jusqu'alors inconnus. Mais, éditées au hasard des possibilités de chacun, elles étaient

à peu près inaccessibles aux spécialistes eux-mêmes. Elles n'atteignaient en aucune façon le monde cultivé et, si importantes fussent-elles, elles n'apportaient pas de données à la culture générale. Pis encore, cette nouvelle discipline qui s'élaborait dans la retraite des cabinets de travail n'avait pas d'enseignement organisé qui lui préparât des adhérents. Dans ces conditions l'égyptologie renaissante se trouvait condamnée à végéter et à n'être dans la science qu'une matière de curiosité, réservée à quelques autodidactes.

Ce fut Maspero qui, dès le début de sa carrière scientifique, s'employa efficacement à donner à l'égyptologie le statut qui lui faisait défaut. Plus que personne, il avait tout pour mener à bien cette entreprise. Formé à l'École normale supérieure, il possédait une forte culture universitaire et se trouvait rompu aux méthodes éprouvées des études classiques. Il possédait en don le sens de la synthèse, servi par un prodigieux talent d'exposition, et une curiosité scientifique qui n'était assouvie que dans les plus larges horizons. Pendant ses études d'École normale, il s'était initié seul à l'égyptologie en étudiant les œuvres de Champollion, de de Rougé et de Chabas. De Rougé, qui l'avait distingué, le fit nommer en 1869, à l'âge de vingt-trois ans, « répétiteur » pour la philologie et l'archéologie égyptiennes à l'École pratique des Hautes-Études, que Duruy venait de créer en 1868.

Le poste était théoriquement modeste, mais d'une importance capitale pour l'avenir de l'égyptologie. A côté des leçons, forcément un peu décourageantes pour les non-initiés, du Collège de France, il se trouvait donc enfin un enseignement mis à la portée des débutants pour leur ouvrir les portes de la science la plus authentique et leur en faciliter l'accès.

Maspero se consacra tout entier à cette institution nouvelle. Lorsqu'il succéda en 1873 à de Rougé dans sa chaire du Collège de France, il ne put se résoudre à l'abandonner. Jusqu'en 1880 il remplit les devoirs de

ce double enseignement, exposant à ses élèves l'état de la science et le résultat de ses recherches personnelles, aussi bien sur la grammaire que sur l'archéologie et l'histoire. Ce fut de ces leçons que sortirent son fameux *Manuel de l'histoire ancienne des peuples de l'Orient*, qui a formé tant de générations d'étudiants, son *Manuel d'archéologie égyptienne*, et sa thèse de doctorat ès-lettres, la première qui fut passée en Sorbonne sur un sujet d'égyptologie pure : *Du genre épistolaire chez les anciens Égyptiens*. On saisit là le souci constant qu'avait Maspero de faire la synthèse de la civilisation égyptienne, de la replacer dans son cadre général et de déterminer sa position par rapport au cycle de la culture classique.

Ce n'étaient pas seulement des synthèses de ce genre qui s'élaboraient dans les cours du jeune maître : elles étaient préparées par des travaux de détail, enquêtes de première main sur les documents originaux. Plusieurs de ces études ont paru en leur temps dans le *Journal asiatique*. Mais comme la plupart d'entre elles avaient un caractère technique et qu'elles exigeaient une abondance de caractères hiéroglyphiques qui dépassaient le cadre de telles revues, Maspero fut amené à créer, dès 1870, le *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes*, dont il resta toute sa vie l'animateur et qui fut l'organe de l'égyptologie française jusqu'à ce qu'elle fut remplacée, en 1927, par la *Revue de l'Égypte ancienne*.

Grâce à Maspero, l'égyptologie se trouva donc dotée en l'espace de quelques années d'un enseignement, de manuels généraux et d'une revue spécialisée. Il lui manquait, pour couronner cet ensemble, de posséder en Égypte même un centre d'études où les jeunes savants viendraient s'initier à l'archéologie pratique, comme ils le faisaient pour les études classiques à Athènes et à Rome. Maspero eut le projet ambitieux de créer ce centre et, en 1880, par l'entremise de son camarade normalien Rambaud, il en obtint de Jules Ferry la réalisation. Une

Mission scientifique permanente fut décidée au Caire et Maspero chargé d'aller l'organiser. Il débarqua en Égypte à la fin de 1880, entouré des meilleurs de ses disciples, Bouriant, Amélineau, Loret, de Rochemonteix, Gayet et Virey.

Sur les entrefaites, au début de 1881, Mariette vint à mourir. Maspero, qui l'avait assisté dans les derniers temps de son administration, recueillit sa succession, de préférence à Henri Brugsch qui était soutenu par l'Allemagne.

Comme il l'avait fait à Paris pour les Hautes-Études et le Collège de France, il mena de front au Caire pendant six ans, avec une égale maîtrise, l'accomplissement de deux charges dont une seule eût suffi à une activité ordinaire : l'organisation de la Mission française et la direction du Service des Antiquités de l'Égypte. Son passage dans cette dernière fonction fut marqué par les découvertes sensationnelles des momies des pharaons thébains dans la cachette de Deir-el-Bahari et des *Textes des Pyramides* à l'intérieur des pyramides de Sakkarah. Maspero fit dégager aussi la partie antérieure du Sphinx de Guizeh, et le temple de Louxor grâce à des souscriptions recueillies en France et en Angleterre. Il organisa le régime des cartes pour la visite des monuments antiques, de façon à créer une source de revenus supplémentaires pour leur déblaiement et leur entretien.

Rentré à Paris en 1886, en laissant la direction du Service des Antiquités à Grébaut, Maspero s'y consacra, tout en reprenant son enseignement, à la publication des documents qu'il avait recueillis en Égypte. Il édita le premier, et traduisit *in extenso* les fameux *Textes des Pyramides*; mais surtout il fit paraître, de 1895 à 1899, sa magistrale *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, en trois volumes, qui traça la synthèse de tous les résultats scientifiques alors acquis et évoque cet ancien Orient avec une précision et une puissance qui n'ont pas été égalées depuis lors. Certes, depuis

cinquante ans, bien des découvertes sont venues augmenter nos connaissances et sur plusieurs points l'œuvre de Maspero est à compléter : elle n'en reste pas moins un ouvrage fondamental auquel il faudra longtemps encore avoir recours si l'on veut recevoir une sensation exacte, colorée, et comme une vue directe, de ces très anciennes civilisations. Le titre même de l'œuvre montre assez que Maspero entendait broser par elle la toile de fond sur laquelle se détache la civilisation gréco-romaine, et par là même introduire l'histoire de l'ancien Orient dans l'horizon des études classiques. Il y a réussi. Son monumental ouvrage a contribué pour beaucoup à l'intérêt que les universitaires de tous les pays manifestent depuis lors aux civilisations de l'ancien Orient et en particulier de l'Égypte.

Un savant qui avait si bien compris l'Égypte ancienne et qui s'était imposé universellement comme l'interprète le plus autorisé de sa culture ne pouvait, à l'âge de cinquante-quatre ans, en rester éloigné sans retour. Il était à prévoir que les circonstances, pour peu qu'elles devinssent délicates, y nécessiteraient un jour ou l'autre sa rentrée. Ce fut ce qui se produisit en 1900. A ce moment deux poussées conjuguées mettaient en péril la gestion française du Service des Antiquités de l'Égypte : celle de la prédominance politique de l'Angleterre, qui désirait naturellement prendre en mains ce service, et celle de la concurrence archéologique de l'Allemagne, qui aurait voulu en évincer la France à son profit. Un seul savant pouvait, par son autorité incontestée, faire face victorieusement à toutes ces intrigues : c'était Maspero. Il se décida donc à quitter une seconde fois son enseignement à Paris et à reprendre sa place à la tête du Service des Antiquités. Ce fut ainsi qu'en payant de sa personne il sauvegarda, à la satisfaction générale, la continuité de la tradition française dans la direction de ce service.

Ce second directorat de Maspero fut d'ailleurs parti-

culièrement fécond en grandes réalisations. Le Musée égyptien fut définitivement transféré à Kasr el-Nil, dans le monument imposant bâti selon les plans de l'architecte français Dougnon. Les anciennes collections, grossies sur les entrefaites par la découverte extraordinaire d'une légion de statues dans la *favissa* de Karnak y furent installées. Maspero composa alors son *Guide du visiteur au Musée du Caire*, qui est un chef-d'œuvre du genre en même temps qu'un excellent manuel d'archéologie égyptienne. Il commença la publication des *Annales du Service des Antiquités*. En même temps, il mit en train, avec l'assistance d'un comité, le grand *Catalogue général du Musée du Caire*, qui vise à l'édition définitive et *in extenso* de toutes les pièces abritées dans le Musée. En cours de publication à l'heure qu'il est, cette collection compte déjà une centaine de volumes et constitue un monument scientifique de premier ordre qui fait grand honneur à l'Égypte. Ce fut sous ce directorat que les temples d'Égypte et de Nubie furent définitivement nettoyés, restaurés et aménagés pour les études et les visites. Médinet-Habou fut déblayé par Daressy. Karnak devint, grâce à Legrain et à ses successeurs, un site archéologique incomparable, où les restes grandioses des plus beaux monuments égyptiens reçoivent, pour leur protection et leur conservation, les soins appropriés des techniques les plus modernes.

Ce fut enfin Maspero qui prépara et fit aboutir, en 1912, la loi sur les antiquités, qui détermine et assure leur statut. C'est à lui que l'Égypte doit aussi l'idée et la création de ses premiers musées provinciaux.

En 1914, Maspero, âgé de soixante-huit ans, pouvait considérer sa mission en Égypte comme terminée. Il avait modernisé le Service des Antiquités et l'avait mis en harmonie avec les conditions nouvelles de l'égyptologie internationale; il avait stabilisé l'assistance permanente que depuis Mohamed Aly la France apporte par ses savants aux institutions égyptiennes et qu'elle est

prête à continuer à l'Égypte tant que celle-ci en aura le désir. Fidèle à sa ligne de conduite, il désirait, comme après sa première mission, retrouver sa chaire du Collège de France et y exploiter dans son enseignement les richesses scientifiques qu'il avait amassées en Égypte. D'ailleurs les médecins, inquiets sur sa santé épuisée par le surmenage, lui interdisaient un plus long séjour en Orient. Ce fut dans ces conditions que, le 6 juillet 1914, à la veille de la première guerre mondiale, il quitta l'Égypte en laissant sa succession à M. Lacau.

On sait comment les plans de Maspero, qui s'étaient jusqu'alors si harmonieusement réalisés grâce à la puissance conjuguée de sa volonté et de son action, se trouvèrent mis en échec par des circonstances qui ruinaient toutes les prévisions. La guerre rendit impossible l'enseignement qu'il avait projeté. Frappé dans ses affections les plus chères par la perte de son fils Jean, tombé au champ d'honneur devant Vauquois le 17 février 1915, il s'affaissa lui-même le 30 juin 1916, en pleine séance de l'Académie de Inscriptions et Belles-Lettres, dont il remplissait, avec une activité inlassable, les fonctions de secrétaire perpétuel.

*
* *

Il est impossible d'imaginer une carrière mieux remplie et plus brillante que ne le fut celle de Gaston Maspero. Dans tous les domaines de l'Égyptologie, cet infatigable travailleur a accumulé les découvertes personnelles. Aujourd'hui encore on ne peut aborder un sujet sans se trouver en présence d'une opinion de Maspero qui, grâce à sa sagacité et à son sens profond de l'Égypte ancienne, dépassait, dans la ligne juste, les données que la documentation de son temps pouvait lui fournir.

Mais en même temps qu'un égyptologue de premier plan, Maspero a été le serviteur insigne de l'égyptologie. Les deux choses ne se confondent pas nécessairement.

Un savant peut faire des travaux admirables sans sortir de son cabinet ni exercer aucune influence sur l'organisation pratique de la science qu'il cultive.

Tel ne fut point le cas de Maspero et c'est peut-être là son plus beau titre de gloire. Grand égyptologue, il s'est toujours soucié de consacrer les lumières de son esprit et ses qualités d'action au développement de la discipline qu'il pratiquait. La belle floraison de l'égyptologie actuelle est issue de ses idées et de ses réalisations.

Étienne DRIOTON.

LE MARCHÉ ET LES BOUTIQUES DANS L'ÉGYPTE ANTIQUE.

Gens et maisons, l'aspect des quartiers change à mesure qu'on pénètre au cœur de la ville. Les rues ne deviennent ni plus larges ni plus droites, mais les constructions sont plus soignées, plus régulières, et si élevées que le ciel apparaît d'en bas comme une simple bande lumineuse entre deux lignes sombres. On sent, à mille indices, que la population est riche ou tout au moins fort à l'aise, mais elle dissimule sa fortune au lieu de l'afficher. Les maisons tournent vers la rue des faces borgnes et muettes. Les fenêtres extérieures y sont rares et placées haut, les portes basses et soigneusement closes ; quand l'une d'elles s'entr'ouvre, on n'aperçoit par l'ouverture que l'issue d'un couloir ténébreux ou les premières marches d'un escalier perdu dans l'ombre. Un chien aboie, un enfant crie dans une chambre lointaine, une voix venue on ne sait d'où rompt un moment le silence, deux passants se croisent et échangent un salut, de pauvres petits ânes, chargés de paille, filent trotte-menu sous le bâton du conducteur. Voici pourtant qu'une maison enjambe la chaussée et rejoint la maison d'en face : on marche à tâtons l'espace de vingt à trente pas, dans une sorte de conduit étouffé, et l'on débouche au plein soleil, sur une petite place bruyante où se tient un marché. Des moutons,

des oies, des chèvres, des ânes, de grands bœufs à longue corne, dispersés par groupes inégaux, attendent au milieu l'acheteur. Des paysans, des pêcheurs, de petits revendeurs au détail, sont accroupis sur plusieurs rangs le long des maisons, étalant devant eux, dans de grandes couffes en sparterie ou sur des tables basses, des pains ou de la pâtisserie, des fruits, des légumes, du poisson, de la viande crue ou cuite, des bijoux, des parfums, des étoffes, tout le nécessaire et tout le superflu de la vie égyptienne.

Les chalands défilent et s'enquièreent à loisir de la qualité des denrées : chacun porte à la main quelque pièce de sa fabrication, un outil neuf, des souliers, une natte, ou un petit coffret rempli d'anneaux en cuivre, en argent, voire en or, du poids d'un *outnou*, qu'il se propose d'échanger contre les objets dont il a besoin. Deux pratiques se sont arrêtées au même instant devant un fellah qui expose des oignons et du blé dans un panier. Le premier a pour monnaie deux colliers de verroterie ou de faïence multicolore, le second un éventail arrondi à manche de bois et un de ces ventilateurs triangulaires dont les cuisiniers se servent pour activer le feu. « Voilà un beau collier qui te plaira, voilà ton affaire », s'écrie celui-là, et celui-ci : « Voilà un éventail et un ventilateur. » Le fellah cependant ne se laisse pas troubler par cette double attaque, mais procède avec méthode et saisit tout d'abord un fil de verroterie pour l'examiner de plus près : « Donne voir que je fasse le prix. » L'un demande trop, l'autre offre trop peu : de concession en concession, ils finissent par conclure et par déterminer exactement le nombre d'oignons ou le poids de blé qui équivaut au collier ou à l'éventail. Ailleurs, c'est une paire de sandales ou un rang de perles en émail qu'il s'agit de troquer contre du parfum. « Voici, fait l'acheteur, des souliers bien solides. » Mais le vendeur n'a pas besoin de chaussures pour le moment, et propose un de ses petits pots, en échange du rang de perles : « C'est délicieux quand

on en répand quelques gouttes», explique-t-il d'un air engageant. Une femme met sous le nez d'un personnage agenouillé deux ampoules qu'elle lui veut céder, et qui renferment probablement quelque pommade de sa façon : « Voici, dit-elle, qui sent assez bon pour t'amadouer. » Derrière ce groupe, deux hommes débattent la valeur d'un paquet d'hameçons ; une femme, coffret en main, marchandé des bracelets et des colliers, une autre femme essaye d'obtenir un rabais sur le prix d'un poisson que l'on achève de parer devant elle.

Lorsqu'il s'agit d'un animal de forte taille ou d'objets ayant une valeur considérable, les comptes s'embrouillent. Ahmosou, par exemple, livre un taureau contre une natte, cinq mesures de miel, onze mesures d'huile et sept objets d'espèce différente. On imagine les combinaisons qu'il a dû faire pour arriver à établir une balance aussi compliquée. On a d'ailleurs contrôlé avec soin et mentionné sur la facture la valeur en métal de chaque article : la natte a été estimée vingt-cinq *outnou* de cuivre, le miel quatre, l'huile dix, et ainsi de suite : le tout forme un poids total de cent dix-neuf *outnou*, ce qui n'est point trop cher pour une bête en bonne condition. Cette façon de s'en référer au pouvoir de l'un des métaux usuels est si commode, et dispense de tant de calculs, qu'elle a été adoptée même pour les menues transactions de la vie courante. Le boucher, le boulanger, le grainetier, tous les petits marchands préfèrent le troc contre un métal, qui tient peu de place et ne s'altère point, au troc contre des objets souvent encombrants, et qui risquent de se détériorer si on les conserve trop longtemps chez soi. Une paire de canards vaut le quart d'un *outnou* en cuivre, un éventail le quart, un rasoir en bronze en vaut un complet, une pioche deux, une chèvre deux, une tête de bœuf un demi-*outnou* en argent, une outre de vin fin trois *outnou* d'or. Souvent, il est vrai, les anneaux ou les fils repliés, qui représentent l'*outnou* et ses multiples, ne renferment pas la quantité d'or ou d'argent qu'on

présume, et sont trop faibles. On en est quitte pour les peser à chaque marché nouveau. Les parties intéressées en profitent pour se disputer chaudement : quand elles ont crié pendant un quart d'heure que la balance est fausse, ou que l'opération est mal faite et doit être recommencée, elles s'accordent, de guerre lasse, et s'en vont satisfaites l'une de l'autre. Le mal est plus grave lorsque des individus, trop intelligents ou trop peu scrupuleux, se permettent de fausser les métaux précieux, et d'introduire dans les lingots autant de cuivre qu'ils peuvent en contenir sans en paraître altérés. Le commerçant de bonne foi qui croit recevoir, disons huit *outnou* d'or fin, et à qui l'on passe huit *outnou* d'un alliage en tout semblable à l'or, mais où l'or n'entre que pour les deux tiers, perd alors sans le savoir un tiers de sa marchandise. N'était ce danger de fraude dont chacun s'effraye à bon droit, le troc contre métal aurait déjà chassé des marchés le troc contre objets divers. Il deviendra d'un usage universel le jour où l'on aura découvert un procédé qui délivre le public des pesées continuelles et lui garantisse la pureté des lingots.

Deux ou trois rues commerçantes s'amorcent de l'autre côté de la place, et la foule s'y précipite au sortir du marché. Elles sont bordées sur presque toute la longueur d'échoppes et de boutiques où non seulement l'Égypte, mais la plupart des nations orientales exposent leurs produits les plus variés. Les lourdes étoffes historiées de la Syrie, l'orfèvrerie phénicienne ou hittite, les bois odorants et les gommes du Pount et des Terres divines, le lapis et les broderies de Babylone, le vermeil, l'or, le fer, l'étain, l'ambre des contrées lointaines situées au delà de la mer, s'y rencontrent pêle-mêle avec le fin lin, les bijoux, les verreries, les meubles indigènes. Chaque boutique est indépendante, à l'ordinaire, du reste de la maison et se loue séparément. C'est une petite pièce carrée, souvent une simple niche, largement ouverte sur le devant, et qu'on ferme le soir au moyen de volets en

bois maintenus par des barres transversales : une ou deux nattes, un ou deux tabourets bas, des planches fixées au mur et qui portent des marchandises ; peut-être, derrière la boutique, une ou deux petites chambres bien closes où l'on serre les objets les plus précieux. La plupart des commerçants sont aussi des fabricants. Ils ont des apprentis ou des ouvriers qu'ils font travailler, travaillent eux-mêmes dans les intervalles de la vente ; le métier qu'ils exercent n'a point de secret qu'un client curieux ne puisse surprendre en passant, si bon lui semble. Les artisans de même espèce ont une tendance naturelle à se réunir les uns à côté des autres dans un même endroit, les forgerons avec les forgerons, les corroyeurs avec les corroyeurs, les orfèvres avec les orfèvres, et à former comme une petite cité où l'on ne trouve que des objets d'une seule sorte : ici les boutiques sont mêlées et se suivent sans ordre.

Les deux qui occupent le coin de la place appartiennent, celle de droite à un confiseur, celle de gauche à un gargotier. Midi approche, le moment du dîner, puis de la sieste ; la foule se presse autour d'elles. Tandis que le confiseur débite sur le devant ses dattes confites, ses sirops, ses pâtisseries au miel et aux épices, dans le fond ses aides pilent à grands coups des amandes ou des pistaches dans un mortier, décantent et filtrent des liqueurs mystérieuses et opèrent des combinaisons aussi ardues que celles de médecins qui préparent un remède. En face, le gargotier et ses garçons ne suffisent pas à satisfaire aux exigences de la pratique : quartiers d'oies, portions de bœufs, ragoûts, légumes, toute l'œuvre patiente de la matinée ne font qu'apparaître et disparaître. Heureusement les renforts sont là : des morceaux de viande crue pendent au plafond et n'attendent que leur tour d'entrer en action ; deux marmites remplies à déborder achèvent de bouillir, et un cuisinier rôtit une oie qu'il tient embrochée de la main gauche au-dessus du foyer, tandis que de la droite il active la flamme avec un ventilateur. Une

partie des clients emporte ses emplettes, après avoir payé, pour dîner à domicile, en famille. D'autres préfèrent manger sur place : un bourgeois, assis sur un tabouret et drapé dans son manteau, se prépare à se régaler solidement, s'il faut juger de son appétit par le tas de victuailles qui est posé devant lui. Un barbier, qui rôdait aux alentours, a fini par trouver une pratique parmi tous ces dîneurs, et lui rase rapidement la tête avant de se rassasier à son tour.

Un cordonnier fait suite au confiseur, un orfèvre au cordonnier, un menuisier à l'orfèvre. Le cordonnier paraît être des mieux achalandés, car il emploie quatre ouvriers sans relâche. L'un d'eux est allé prendre une peau au fond de la boutique, et l'a débitée en bandes de la largeur d'un pied d'homme, qu'il étend sur une forme haute, pour les assouplir et les briser légèrement à coups de maillet. Les trois autres, assis chacun devant un établi bas en plan incliné, où sont posés leurs outils, travaillent hardiment pendant que le patron se débat contre la clientèle. Ils ne fabriquent point la chaussure de luxe, la sandale à bout recourbé et à bandelettes multicolores, la babouche à talon, le soulier en cuir mou lacé sur le devant, mais la chaussure d'usage et de peine. Elle consiste en une forte semelle dont le contour suit d'une manière générale la forme du pied. Elle est munie au talon de deux oreillettes où passent des lanières en cuir ; une troisième lanière, fixée entre le pouce et le second orteil, vient s'attacher sur le cou-de-pied avec les deux autres. L'ouvrier du milieu perce une oreillette avec son alêne, celui de gauche fore la sandale, et celui de droite tire avec les dents la courroie pour la mettre en place : on comprend, en le voyant, pourquoi le satirique dit de l'ouvrier cordonnier « qu'il n'a que du cuir à manger ». Des sandales découpées, mais non garnies, sont pendues au mur avec une demi-douzaine de peaux : une seule paire est entièrement terminée et attend la pratique.

L'orfèvre occupe moins d'espace que son voisin le cor-

donnier. Une petite enclume, des tenailles, des marteaux, un fourneau à reverbère et, comme aide, un seul apprenti, quelques douzaines de bagues, de boucles d'oreilles, de bracelets en cuivre ou en mauvais argent sont étalées pour la montre, mais les bijoux de prix sont en sûreté dans un coffre au fond de la boutique, loin des yeux de la foule et surtout loin de ses mains. L'or arrive en pépites, par sachets d'un poids connu, du fond de l'Afrique où les nègres le recueillent dans le sable des rivières, en briquettes et en anneaux, de Syrie ou des déserts qui séparent le Nil de la mer Rouge. L'argent et l'electrum, cet alliage naturel qui contient vingt parties d'argent pour quatre-vingts d'or, sont apportés par les Phéniciens et par les Éthiopiens. Les pierres vertes (*mafkaït*) et rouges, émeraudes, jaspe, olivine, grenat, rubis, cornaline, sont originaires de l'Égypte même ; quant au lapis-lazuli, il est importé par les négociants chaldéens des régions inconnues et presque fabuleuses auxquelles l'Elam confine. Cependant une jeune femme vient de remettre à l'orfèvre une briquette d'electrum et attend, tout en bavardant, qu'il l'ait convertie en bracelet. Le voici qui pèse soigneusement le métal et le jette au feu : assis devant le creuset, une pince à la main, il active la flamme au moyen d'un chalumeau pour hâter la fusion ou plutôt l'amollissement. Dès que la pièce est chaude à point, il la retire, la bat sur l'enclume, la rechauffe, la rebat, l'amène enfin à l'épaisseur et à la longueur voulues. Il la ploie ensuite d'un seul mouvement et l'arrondit jusqu'à ce que les deux extrémités se touchent, soude rapidement, nettoie au sable, verse une cruche d'eau par-dessus pour refroidir son œuvre, et la polit de la main : c'est l'affaire d'une heure au plus, pendant laquelle on l'a dérangé vingt fois peut-être, pour lui demander des bagues, une paire de boucles d'oreilles, une chaîne, un anneau de pied.

Même activité chez son voisin le menuisier, où l'on fabrique en ce moment des chaises d'apparat en bois

incrusté. L'une d'elles est déjà montée et l'ouvrier perce au violon, sur le cadre, les trous où le treillis du fond va s'attacher. L'ouvrier d'en face est moins avancé dans son œuvre : il a taillé les quatre pieds de lion qui doivent soutenir le siège, et se dépêche de les poncer. Son herminette est posée sur le billot de bois qui lui fournit ses matériaux : elle se compose d'une lame courte, en fer le plus souvent, et qui est attachée par un lacis de bandelettes à un manche recourbé. L'herminette est l'outil de prédilection du menuisier égyptien. Il s'en sert pour débiter son bois, pour façonner les planches, pour les tailler, pour les planer ; elle vaut entre ses mains autant qu'une demi-douzaine d'outils différents entre les mains d'un menuisier étranger.

Un cliquetis de navettes, mêlé à un caquetage de femmes : c'est un atelier de fileuses et de tisserandes en pleine activité. L'une roule et tord le brin entre ses doigts, l'autre lisse le fil, une troisième le cuit ; deux autres, accroupies de chaque côté d'un métier bas, planté en terre, tissent une pièce de linon. Un corroyeur racle des peaux avec un tranchet. Un potier modèle des plats en terre rouge. Un fabricant de vaisselle en pierre creuse et polit intérieurement, avec une sorte de vilebrequin, un grand cornet en albâtre. Ce sont là des industries honnêtes et qui s'étalent au plein jour : plus loin, une *maison de bière* se dissimule à moitié au coin d'une ruelle obscure. L'Égyptien est sobre en temps ordinaire, mais, quand il se donne « un jour heureux », il ne se prive pas de boire avec excès, et l'ivresse ne l'effraye point. La *maison de bière*, fréquentée ouvertement par les uns, en cachette par les autres, fait toujours d'excellentes affaires : si les cabaretiers ne sont pas estimés, ils regagnent en biens positifs ce qu'ils perdent en considération.

La salle de réception a été fraîchement peinte à la chaux. Elle est garnie de nattes, de tabourets, de fauteuils, sur lesquels les habitués sont assis côte à côte, buvant fraternellement de la bière, du vin, de l'eau-de-vie de palme

(*shodou*), des liqueurs cuites et parfumées qui nous paraîtraient probablement détestables, mais pour lesquelles ils manifestent un goût particulier. Le vin est conservé dans de grandes amphores poissées, fermées avec un bouchon de bois ou d'argile enduit de limon peint en bleu, sur lequel on a frappé une empreinte au nom du propriétaire ou du pharaon régnant : une inscription à l'encre, tracée sur la panse, indique la provenance et la date exacte. *L'an XXIII, vin d'importation.* — *L'an XIX, vin de Bouto,* — et ainsi de suite. Il y en a de tous les crus, vins blancs et vins rouges, vins de Maréotis, vin de Péluse, vins *Étoile d'Horou, maître du ciel*, originaires des Oasis, vins de Syène, sans parler des vins d'Éthiopie ni des vins dorés que les galères phéniciennes amènent de Syrie. La bière a été de tout temps la boisson favorite du peuple. On la fabrique avec un brassin d'orge, macéré dans l'eau, et qu'on fait lever avec de la mie de pain fermentée. Au sortir du cuveau, elle est douce et plaisante au goût, mais se trouble aisément et tourne bientôt à l'aigre : la meilleure partie du vinaigre que l'on consomme en Égypte n'est pas du vinaigre de vin, mais du vinaigre de bière. On obvie à cet inconvénient en y introduisant une infusion de lupin, qui lui communique une certaine amertume et la rend inaltérable. Bière douce, bière de *fer*, bière mousseuse, bière parfumée, bière aromatisée d'épices à froid ou à chaud, bière de millet épaisse et limoneuse, comme celle qu'on prépare en Nubie et chez les Nègres du Haut-Nil, les cabarets ont en magasin autant de variétés de bière que de qualités de vin différentes.

Si vous entrez, à peine avez-vous pris place, un esclave ou une servante accourt et vous interpelle : « Bois jusqu'à l'ivresse, fais un jour heureux, écoute les conversations de tes compagnons, et ne cesse de te divertir ! » A chaque instant, c'est une provocation nouvelle : « Bois et ne fais la petite bouche, car je ne te laisserai que tu n'aies bu ! » La formule change, mais le refrain reste le même,

bois, bois et encore *bois*. Les habitués ne dédaignent pas de répondre à ces incitations par des plaisanteries assez innocentes le plus souvent : « Allons, donné-moi dix-huit coups de vin de ta propre main ; je veux boire jusqu'à l'ivresse, et la natte où je suis est un bon lit de paille pour y cuver mon vin. » Ils dissertent entre eux sur les divers effets que produisent le vin et la bière. Le vin égaye, porte à la bienveillance et à la tendresse ; la bière alourdit, hébète, pousse à la colère brutale. Un homme ivre de vin tombe sur la face, un homme ivre de bière tombe et reste sur le dos. Les moralistes réproouvent ces excès et n'ont pas de mots assez forts pour en dépeindre le danger. Le vin délie la langue de l'homme jusqu'à lui arracher des propos dangereux, et, l'instant d'après, l'abat au point qu'il n'est plus capable de défendre ses intérêts. « Ne t'oublie donc pas dans les brasseries, de peur qu'on ne rapporte les discours qui sortent de ta bouche sans que tu aies conscience de les tenir. Quand tu tombes enfin les membres rompus, personne ne te tend la main, mais tes compagnons de beuverie se lèvent, disant : « Gardons-nous de celui-ci, c'est un ivrogne ! » Aussi, lorsqu'on vient te chercher pour te parler affaires, on te trouve vautré à terre, comme un petit enfant. » Les jeunes gens surtout devraient éviter ce vice honteux, car « la bière met leur âme en pièces ». Celui qui se livre à la boisson « est comme une rame arrachée de sa place et qui n'obéit plus d'aucun côté ; il est comme une chapelle sans son dieu, comme une maison sans pain, dont le mur est trouvé vacillant et la poutre branlante. Les gens qu'il rencontre dans la rue se détournent de lui, car il leur lance de la boue et des huées », jusqu'à ce que la police l'emmène reprendre possession de lui-même en prison.

Les uns vont au marché, les autres en viennent : la foule est partagée en deux courants de force à peu près égale, qui se heurtent au coin des rues, se pénètrent, se croisent et entraînent, en s'écoulant, mille variétés de

costumes et de types. Rien n'est plus mêlé que la population d'une grande ville égyptienne : la guerre y verse chaque année des milliers d'esclaves, le commerce y attire les marchands de tous les coins du monde, et les éléments étrangers, sans cesse absorbés dans le vieux fond indigène, y forment des générations hybrides, où les traits des races les plus opposées se confondent et finissent par se perdre. Sur vingt officiers ou fonctionnaires qui entourent Pharaon, dix peut-être sont d'origine syrienne, berbère, éthiopienne, et Pharaon lui-même a dans les veines le sang des princesses nubiennes et asiatiques, que les hasards de la conquête ont fait entrer au harem de ses ancêtres. Les tons foncés dominent dans la rue, fellahs égyptiens brûlés au soleil et tirant sur l'ocre rouge. Nubiens couleur de bronze enfumé, nègres du Haut-Nil, tous à peu près nus, n'étaient le pagne court autour des reins : çà et là pourtant, un soldat de la garde Shardane ou un Khiti des gorges du Taurus se détache en blancheur sur la masse ambiante. Des bourgeois rasés et fardés de frais, perruque bouclée, casaque plissée, jupes flottantes, pieds nus ou sandales à la poulaine, se rendent gravement à leurs affaires une longue canne à la main. Un prêtre à la tête chauve passe drapé dans un manteau blanc. Un char attelé de deux chevaux se fraye lentement un chemin à travers la presse. Des dames de bonne famille s'en vont marchandant aux boutiques, par groupes de trois ou quatre : elles portent, par dessus le sarrau collant, une longue robe de toile fine, empesée, gaufrée, mais presque transparente et qui les couvre plus qu'elle ne les voile.

Soudain un grand bruit éclate au bout de la rue ; la foule s'ouvre violemment et une centaine d'ouvriers, criant, gesticulant, le corps et le visage barbouillés de terre glaise et de mortier, se précipitent, entraînant au milieu d'eux trois ou quatre scribes effarés et piteux. Ce sont les maçons employés aux constructions nouvelles du temple de Mout, qui viennent de se mettre en grève, et courent porter leurs doléances au seigneur Psarou,

comte-gouverneur de la ville et directeur général des travaux du roi. Ces petites émeutes ne sont pas rares, et toutes ont pour cause la misère et la faim. Le meilleur de la paye consiste, comme on sait, en blé, en dourah, en huile, en rations de nourriture, que les chefs distribuent ordinairement le premier de chaque mois, et qui doivent durer jusqu'au premier du mois suivant. La quantité allouée à chacun suffirait certainement, si elle était administrée avec économie : mais allez parler d'économie à des gens qui rentrent affamés, après une journée de travail acharné, et qui n'ont mangé vers midi que deux galettes, arrosées d'un trait d'eau bourbeuse. Pendant les premiers jours du mois, la famille se rassasie largement, sans ménager les provisions ; vers le milieu, les parts diminuent et l'on commence à se plaindre ; pendant la dernière semaine, c'est la famine, et le travail s'en ressent. Si l'on consultait dans les chantiers les registres officiels des scribes, ou simplement les carnets des contremaîtres, on y verrait notés, vers la fin de chaque mois, des chômages répétés, et, parfois, des grèves occasionnées par la famine et par la faiblesse des ouvriers.

Le 10 du mois dernier, les maçons employés au temple de Mout, manquant de tout, sortirent du chantier en tumulte, et allèrent s'asseoir derrière une chapelle de Thoutmosou III, qui est dans ces parages, disant : « Nous avons faim, et il y a encore dix-huit jours jusqu'au mois prochain. » La paye qu'ils reçoivent est-elle insuffisante, ou l'avaient-ils mangée plus rapidement que de raison ? A les entendre, les scribes leur livreraient fausse mesure et s'enrichiraient en les volant ; les scribes, d'autre part, accusent les pauvres diables d'imprévoyance et prétendent qu'ils gaspillent leur prêt sitôt qu'ils l'ont touché. Scribes et maçons auraient raison les uns comme les autres qu'il ne faudrait pas s'en étonner. Les mécontents étaient à peine dehors, que le directeur des travaux accourut, accompagné d'un officier de police, et se mit à parlementer avec eux. « Rentrez, et nous vous

jurons solennellement de vous mener nous-mêmes à l'endroit où se tient Pharaon, lorsqu'il vient inspecter les travaux du temple.» Deux jours plus tard, Pharaon arriva en effet, et le scribe Pentoïrit se rendit auprès de lui avec l'officier de police : le prince, après les avoir entendus, daigna déléguer un des scribes qu'il avait avec lui et quelques prêtres, pour s'aboucher avec les ouvriers. Ceux-ci présentèrent leur requête dans des termes excellents. « Nous venons poursuivis par la faim, poursuivis par la soif, n'ayant plus de vêtements, n'ayant plus d'huile, n'ayant plus de poissons, n'ayant plus de légumes. Mandez-le à Pharaon, notre maître, mandez-le à Pharaon, notre souverain, afin qu'on nous fournisse de quoi vivre.» Pharaon, touché de leur misère, leur fit distribuer du blé, une cinquantaine de sacs à ce qu'on dit, et cette aubaine inespérée leur permit d'attendre la fin du mois sans trop de mal. Les premiers jours d'Epiphi se passèrent assez tranquillement ; mais le 15, les vivres firent défaut et le mécontentement perça de nouveau. Le 16 on chôma, puis le 17, puis le 18. Le 19 au matin, les ouvriers essayèrent de quitter le chantier, mais le scribe Pentoïrit, qui les surveillait, avait doublé la garde sans mot dire et pris si bien ses précautions, qu'ils ne purent franchir les portes : ils passèrent la journée entière à se concerter et à comploter par petits groupes. Ce matin enfin, dès le lever du soleil, ils se rassemblèrent au pied d'un mur inachevé, et, apercevant le directeur des travaux qui venait faire sa tournée, ils se précipitèrent vers lui et l'entourèrent à grand bruit. En vain il essaya de les calmer par de bonnes paroles, ils ne voulurent rien entendre. Leurs cris ayant attiré d'autres employés et plusieurs des prêtres de Mout, ils coururent aussitôt à leur rencontre et sommèrent le directeur d'aller leur exposer l'affaire. « Par Amon, disaient-ils, par le souverain dont la colère tue, nous ne voulons plus revenir ; déclare-le bien à tes supérieurs qui sont là-bas assemblés.» Enfin, las de crier sans rien obtenir, ils se décidèrent soudain à

se rendre chez le gouverneur de Thèbes et à lui demander justice.

La distance n'est pas grande du temple de Mout à la maison de Psarou : dix minutes de course à travers les rues, non sans échanger quelques bourrades avec la foule qui ne s'écarte pas assez vite, et les voici à la porte. Elle s'ouvre dans un long mur bas, crénelé, au-dessus duquel un grand acacia dresse sa tête feuillue, et donne accès dans une cour assez vaste, bordée de bâtiments. A gauche, le logis du maître, construit en pierre de taille, étroit, nu, consistant en un rez-de-chaussée assez haut, surmonté de deux étages et d'une terrasse ; au milieu, deux greniers à blé, arrondis au sommet ; à l'extrême droite, un large cellier voûté. Le gardien des portes avait mis les barres de sûreté au premier bruit, mais les battants cèdent sous la pression vigoureuse exercée du dehors ; la bande entière pénètre tumultueusement dans la cour et s'y répand sans trop savoir ce qui lui reste à faire. Cependant Psarou accourt, et sa seule vue suffit pour arrêter ces hommes dressés dès l'enfance à se courber devant le maître. L'un d'eux se décide enfin à prendre la parole ; les autres l'approuvent, timidement d'abord, puis s'exaltent au récit de leurs souffrances, et s'emportent en menaces quand le gouverneur essaye de les apaiser par ses promesses. Les paroles ne leur suffisent plus, ce sont des actes qu'ils réclament à grands cris : « Ne nous donnera-t-on point de grain, en sus de ce qui nous a été distribué déjà ? Sinon, nous ne bougeons d'ici. » A ce un esclave fend la presse, et tout bas annonce à Psarou que Pharaon est sorti du palais, il y a un quart d'heure, qu'il se dirige vers le temple d'Amon, qu'il va passer devant la maison, et que déjà son cortège défile dans la rue voisine. Pharaon tombant en pleine émeute ! Pharaon recevant lui-même les plaintes des ouvriers ! Psarou prend rapidement son parti, et coupant court à la discussion, interpelle son intendant Khâmoïsit : « Vois ce que tu as de blé dans les greniers et donnes-en à ces gens-là ! »

Puis se tournant vers les autres : « Vous, courez aux greniers avec Khâmoïsit et prenez ce qu'il vous donnera. » La foule, qui ne connaît pas le motif de cette décision subite, l'attribue à un accès de générosité naturelle et éclate en actions de grâces : « Tu es notre père, et nous sommes tes fils ! — Tu es le bâton d'appui du vieillard, le nourricier de l'enfant, l'avocat du misérable ! — Tu es l'asile qui réchauffe ceux qui ont froid dans Thèbes ! — Tu es le pain des affligés qui ne fait jamais défaut aux gens de notre pays ! » Il s'agit bien de remerciements et de reconnaissance ! Psarou coupe court à ces protestations, active le départ, et ne respire qu'au moment où le dernier des grévistes a disparu derrière les greniers avec Khâmoïsit. En cinq minutes, la cour est vide, et la rue a repris sa physionomie habituelle : Pharaon peut venir.

G. MASPERO.

LE TEMPLE DE LOUXOR

ET CE QU'ON APPREND A LE BIEN VISITER.

Ni les touristes ni les savants n'accordent au temple de Louxor l'attention qu'il mérite. Il se développe longuement sur les bords mêmes du fleuve, à six ou huit minutes de distance de l'hôtel le plus éloigné ; les désœuvrés qui flânent d'un bout du quai à l'autre sans savoir comment employer leur temps n'auraient pas cinquante pas à faire pour descendre dans la grande cour, et c'est justement la facilité d'accès qui les empêche d'y songer. Ils acceptent volontiers d'être secoués six ou huit heures durant sur un baudet ou dans une chaise à porteurs pour aller à Deir-el-Bahari ou à Médinet-Habou ; dès qu'ils ont traversé Louxor une fois en courant la plupart d'entre eux n'y rentrent plus, mais à force de passer et de repasser devant lui matin et soir, ils s'imaginent l'avoir fréquenté familièrement et le connaître dans tous les coins.

Il est pourtant le moins dégradé des temples thébains et le plus beau. Deir-el-Bahari l'emporterait peut-être sur lui pour ses trois terrasses superposées et pour ses portiques, si les chapelles du haut n'y étaient pas de dimensions si mesquines. Le Ramesséum n'est plus que la moitié de lui-même, moitié de pylône, moitié de parvis, moitié d'hypostyles, et rien n'y subsiste plus du Saint des Saints. Derrière ses portes triomphales et ses cours

immenses, Médinet-Habou ne montre plus que des arases de murailles et des tronçons de colonnes. Karnak vante ses parties colossales dont aucun édifice au monde n'égale la puissance, mais les Pharaons y ont travaillé pendant plus de dix siècles sans s'inquiéter d'y coordonner leurs efforts : il n'y a pas assez loin des splendeurs massives de la salle Hypostyle aux proportions mesquines du sanctuaire de granit, et pour le reste, qui des visiteurs réussirait à s'y orienter parmi les décombres s'il n'était guidé par un archéologue de métier ? Louxor est grand sans être monstrueux. Son plan, bien conçu et bien équilibré, se déploie avec ampleur, et du mur de fond à la façade on y suit aisément la pensée de l'architecte ; nulle part les concepts que l'Égypte s'était forgés de la nature des dieux et de leur culte n'apparaissent aussi clairs que sur ses murs. Je l'ai parcouru à maintes reprises depuis que je le déblayai presque entier il y a trente ans, et jamais je ne me suis lassé d'en admirer l'ordonnance, ni d'en expliquer le détail aux amis que la crainte d'une promenade archéologique de deux heures ne détournait pas de s'y aventurer avec moi.

*
* *

On y pénétrait jadis du côté nord par le pylône de Ramsès II, mais après la conversion de Thèbes au christianisme, les moines et le peuple l'envahirent. Les musulmans vinrent ensuite qui chassèrent les chrétiens et qui jetèrent bas églises et couvents : la mosquée d'Aboul-Haggag l'Algérien qu'ils élevèrent dans la première cour barre encore le chemin aux curieux. On entre par une porte latérale, ouverte sur le quai, et l'on tombe au cœur même de l'édifice, au point où la vie était le plus intense dans les temps antiques. C'est une place rectangulaire de quarante-cinq mètres de long sur cinquante de large, bordée de trois côtés par des portiques à deux rangs de colonnes. Lorsque je quittai le pays en 1886, après

l'avoir délivrée du sable et des maisons qui l'emplissaient, la plupart des dalles qui avaient formé la toiture des portiques gisaient éparses sur le sol : pourquoi les a-t-on cassées à coups de marteau et en a-t-on jeté dédaigneusement les débris au dehors, au lieu de remonter à leur place antique celles qui auraient pu l'être et de laisser à terre celles que leur mauvais état aurait empêché d'utiliser? Aujourd'hui la cour est vide, propre, rase à réjouir l'œil d'un ingénieur. Une demi-douzaine de voyageurs s'y pressent dans un coin, écoutant d'une oreille distraite les discours vains de leur drogman. Ils connaîtront en sortant le nombre exact des colonnes, leur hauteur, la provenance du grès dans lequel elles sont taillées, et si le chapiteau est en bouton de lotus ou en lotus épanoui. Ils auront appris également qu'il y avait un Pharaon du nom d'Aménophis III, et que « plusieurs personnes lisent les hiéroglyphes de bas en haut, mais que Maspero et moi — le drogman — nous préférons les lire de haut en bas ». Bref, ils en seront quittes avec les ruines de Louxor, et ils en conserveront une façon d'image matérielle dans leur esprit, mais ils ignoreront tout de la signification des parties qui les composent et des raisons de leur agencement. Le temple était alors la maison du dieu au sens le plus terre à terre du mot. Il y logeait en personne comme Pharaon dans ses palais et, de même que les palais humains, ce palais divin contenait les éléments d'une ville complète. A l'est, la cité sacerdotale s'étendait, analogue à celle qui enveloppe le Ramesséum de la rive gauche, hôtels du haut clergé, manses des prêtres inférieurs, taudis des serfs sacrés, magasins où recueillir les revenus du dieu, celliers, greniers, écuries, étables, tout ce qui est indispensable à un souverain qui entend tenir son rang avec honneur. On trouvait dans le temple proprement dit les appartements privés du dieu où il n'admettait que les plus privilégiés de ses familiers, et des espaces publics où non seulement le commun de son entourage, mais le gros

du peuple avait accès du premier au dernier jour de l'année.

Tous ils rencontraient sur la place ce qu'il fallait pour satisfaire journellement leurs instincts de piété. Nous avons peine à nous figurer quelles armées de comparses et quelle surabondance d'accessoires les rites mettaient en mouvement. Les sacrifices exigeaient alors nombre d'animaux d'espèces diverses, et, dans la même espèce, tous les individus n'étaient pas jugés dignes de verser leur sang en l'honneur du dieu. Tel bœuf ou tel oiseau portait de naissance ou par accident des marques ou des cicatrices qui le rendaient impur : il avait la robe ou le plumage semés de taches néfastes, la bouche mal conformée, l'œil chassieux, la peau lépreuse, et Amon se serait tenu pour offensé si on lui avait proposé une victime aussi misérable. Les prêtres examinaient donc les sujets qu'on leur amenait, et après les avoir proclamés bons pour l'autel, ils leur imprimaient sur le cou un sceau particulier ; ils en avaient d'ailleurs un troupeau toujours prêt qu'ils vendaient aux fidèles à l'occasion. C'était une grosse dépense et qui n'était pas à la portée du premier venu, mais rien n'était plus commun que l'offrande d'une oie, d'un canard, d'une tourterelle, d'un pigeon, et il y avait là, dans un coin, une véritable basse-cour sacrée où chacun se fournissait selon sa ferveur et ses moyens. Et oies de siffler, et canards de cancaner, et tourterelles de roucouler en attendant le fidèle ; quand il arrivait, c'étaient des marchandages sans fin avec ces cris et ces gestes violents qui prêtent les apparences d'une querelle aux moindres achats sur les marchés de l'Orient. La bête livrée, rien n'était achevé encore : le dieu réclamait du pain avec la chair, des gâteaux, des légumes, des fruits, des vins blancs ou rouges, des huiles, du lait, de la bière, des parfums, de l'encens. Il y avait boutique de tout cela dans les bas-côtés, et le prophète qui aurait entrepris de chasser les marchands du temple aurait eu besoin plus dure que le Christ n'en eut plus tard à

Jérusalem. Avec très peu d'imagination et quelques souvenirs des tableaux sculptés ou peints dans les hypogées de Cheikh-Abd-el-Gournah, rien n'est plus facile que de reconstituer la scène : les vendeurs, le torse nu, la tête coiffée de la calotte fauve, accroupis derrière les couffes qui contiennent leurs denrées, les chalands défilant à loisir entre les étalages, se renseignant sur la valeur de chaque objet, disputant sur les prix, avant de risquer l'emplette, et parmi les gens de la ville habillés de blanc, rasés de frais, courtois de manières, puristes de langage, les paysans à moitié nus, qui accouraient de la campagne pour accomplir un vœu, poudreux, déguenillés, gauches, mal embouchés. Les dieux se contentaient à peu de frais : un beau lotus entre deux boutons, une poignée de farine, une botte d'oignons, une tasse d'eau teinte en rouge pour simuler le vin, et plus que la valeur vénale ils estimaient la sincérité du sentiment. Le paysan le savait, et pourtant il ne pouvait se garder de croire qu'ils exauçeraient mieux sa prière, s'ils les approchait les mains pleines de cadeaux précieux comme les nobles ou les riches.

Les offices journaliers n'étaient pas des cérémonies ouvertes comme le sont ceux de nos églises ; ils étaient célébrés presque à huis-clos, par des relais de prêtres et de laïques affiliés aux confréries d'hommes ou de femmes qui se groupaient autour des collèges sacerdotaux. On se rendait périodiquement au temple en service commandé, de même qu'on allait au palais remplir des charges de cour auprès du Pharaon. Le culte était un acte de vasselage au même degré qu'un ensemble de pratiques dévotes, et le vulgaire à qui sa condition sociale interdisait l'accès au souverain n'y participait jamais ; il adorait à distance, chez lui, car chaque maison possédait son lieu saint, une chapelle véritable chez les bourgeois à leur aise, un réduit chez le petit peuple ou une niche dans un mur, où quelque image sainte recevait matin et soir les hommages de la famille. Il faut avoir étudié

longtemps les religions égyptiennes pour se convaincre qu'elles ne sont pas des entassements de mythes puérils et d'observances superstitieuses, mais qu'elles tendaient non moins que les nôtres à diriger l'âme des fidèles, à les épurer, à les élever, à les consoler dans la douleur. La mère thébaine qui, sachant son fils en péril de guerre aux plaines de la Syrie, se prosternait devant une figurine d'Amon ou embrassait un scarabée d'émail, tirait de sa dévotion autant de réconfort que la mère française à genoux pour son gars soldat devant une Vierge de faïence accrochée près de son lit ; si, afin de confirmer l'effet de ses oraisons, la moderne court allumer un cierge à l'église voisine, l'autre, l'antique, s'en allait sacrifier à même intention. Combien la place d'Aménophis à Louxor n'en vit-elle pas de ces pauvres femmes qui, après s'être fournies anxieusement auprès des marchands, abordaient l'un des prêtres de semaine et lui remettaient leurs emplettes afin qu'il en disposât au bénéfice des leurs. Il prenait leur pigeon, leurs gâteaux miellés, leur vin, leurs fleurs, il les présentait en appelant les faveurs d'en haut sur le nom qu'elles lui avaient indiqué ; il en gardait une portion, il leur restituait le reste. L'autel était le plus souvent un simple guéridon en bois ou, pour le sacrifice par le feu, un pied en pierre ou en terre cuite soutenant un réchaud plein de braises. Les fidèles, de retour chez eux, consumaient respectueusement ce qu'il leur était revenu de l'offrande, et cette sorte de communion avec le dieu les fortifiait aussi réellement que les messes dites en faveur d'un absent ou d'un malade encouragent nos contemporains. Il n'y avait point d'heure pendant le jour où des scènes de ce genre ne se reproduisissent deux ou trois fois. Le sang coulait, les fumées montaient, les appels à la divinité s'entre-croisaient, l'odeur des chairs grillées se mêlait à celle des libations ou des gros bouquets : çà et là du sang à terre parmi le vin, l'huile et le lait, des tas de cendres, des guirlandes fanées, et au milieu des résidus de la boucherie sacrée,

les suppliants prosternés et levés tour à tour dans les attitudes de la prière égyptienne.

Les dieux et leurs ministres avaient fort à faire de contenter tout ce monde. Rien ne survenait dans l'État ou chez les particuliers qu'on ne réclamât leur avis aussitôt ; si Pharaon attendait d'eux un oracle avant de décider la paix ou la guerre, le plus humble de ses sujets ne partait pas en voyage ou ne bâtissait pas une maison avant de les avoir consultés. Il s'agissait de choisir un jour heureux, et qui mieux que les prêtres d'Amon était capable de le désigner ? On courait donc au temple, et quand on ne rencontrait pas sur la place même le savant homme dont on avait besoin, on l'envoyait chercher dans le pronaos qui la bornait vers le sud. Le portique profond, à quatre rangs de colonnes, dont ce pronaos se compose n'était pas alors aussi ouvert qu'il l'est aujourd'hui : un mur d'écran, tiré en façade à quart de hauteur des colonnes, en masquait l'intérieur, et une porte ménagée sur l'axe médial donnait accès à ceux qu'une affaire y amenait. Des scribes et des prêtres de rang divers s'y tenaient qui apuraient les comptes des ventes opérées au dehors, ou qui répondaient aux questions qu'on leur posait. Celles-ci soulevaient parfois des points de théologie subtile ou des cas de conscience délicats ; une bibliothèque était sous la main, formée de manuels ou de traités appropriés, livres de conjurations médicales, formules contre les serpents et contre les crocodiles, recettes pour la sauvegarde des maisons et des lits pendant la nuit, calendriers des jours fastes et néfastes, et vingt autres dont nous ne comprenons plus les titres. Le consultant en mal de maison à bâtir n'ignorait pas que le 26 du mois de Paophi était trois fois heureux, et il se proposait de l'employer à poser sa première pierre, mais il craignait qu'une influence maligne ne traversât les travaux du genre de ceux qu'il songeait à commencer, et par prudence il s'informait. L'astrologue d'office déroulait son papyrus et lui répondait qu'en effet rien ne

s'opposait à ce qu'il dressât le plan, mais pour Dieu qu'il ne s'avisât pas de toucher à une pierre ce jour-là ! Réflexion faite, il valait mieux remettre la cérémonie au 28 dont rien ne troublait la sérénité. Ou bien c'était un rêve à interpréter, un rat subitement aperçu sur le chemin, un serpent sorti de son trou, le cri d'un oiseau de malheur, un frisson soudain : l'*homme au rouleau*, le magicien sacré prescrivait le grimoire efficace à chaque espèce, le geste, l'amulette, le sacrifice. Il était d'ailleurs, par fonction, une sorte de confesseur à qui l'on avouait les fautes commises contre les dieux ou contre le prochain, l'oubli des prières journalières, les jurons par la vie du roi, les menus mensonges de la vie courante, les propos calomnieux tenus contre les esclaves auprès de leurs maîtres, ou les péchés majeurs de vol, de blasphème, d'adultère, d'assassinat, de sacrilège. Il sermonnait son pénitent, il lui remontrait l'horreur de ses actes et les châtements auxquels ils l'exposaient dans ce monde et dans l'autre, puis il évaluait la compensation nécessaire d'après le tarif en vigueur : telle absolution ne coûtait qu'un peu d'encens ou une poignée de fleurs, telle autre exigeait un pigeon ou un canard, tandis que certaines ne s'obtenaient qu'au prix d'une gazelle, d'un oryx, d'un bœuf ou d'un holocauste de quatre taureaux. Que l'on s'acquittât sur-le-champ ou qu'on différât, c'était au temple que la cérémonie libératrice avait lieu, sur la place d'Aménophis.

Toujours pleine de croyants en prière, cette place d'Aménophis : ils s'y succédaient du matin au soir dans la piété bruyante et gaie de leur race. Les cultes païens laissaient sur le sol des traces multiples qu'il fallait enlever d'un jour et presque d'une heure à l'autre : lavages, balayages, fumigations, purifications rituelles, c'était tout achevé dès l'aube, et le soleil levant n'apercevait plus rien des souillures de la veille. Quelques bruits d'hymnes échappés du sanctuaire ont béni la lumière, puis après les voix humaines, les cris des oiseaux l'ont saluée à leur

tour ; les marchands reviennent s'installer à leurs places accoutumées, les premiers suppliants arrivent, les autels s'allument, la tuerie commence. La vie religieuse, ralentie aux heures chaudes de l'après-midi, ne cessait vraiment qu'à la nuit tombée.

*
* *

Le pronaos formait comme une zone neutre entre ces régions publiques et le logis du dieu : les salles qui s'étendaient au delà s'entr'ouvraient seulement au petit nombre de hauts personnages que leur noblesse héréditaire ou leurs attaches sacerdotales mettaient en rapport d'intimité ou de parenté avec Amon. La première, un hypostyle, fut convertie en église vers le vi^e siècle de notre ère : ses colonnes furent abattues, sa porte méridionale fut fermée d'un mur auquel l'autel s'adossa. Un second hypostyle, plus petit, menait de celle-ci à la chambre de la Barque ; puis, après avoir traversé un atrium oblong, on parvenait à la chambre de la statue. Les dieux n'étaient pas également riches et leurs demeures terrestres couvraient plus ou moins d'espace selon leur fortune : ils devaient se contenter dans bien des lieux d'une cellule unique où leur mobilier tenait à l'étroit, même réduit au strict nécessaire. Dans les temples développés normalement, tel que celui de Louxor, il était relégué dans les ailes et on réservait les trois dernières places du centre pour les besoins personnels du maître. La plus mystérieuse, celle où il était censé résider, s'appuyait au mur de fond et elle ne recevait le jour que par des soupiraux ménagés dans les plafonds.

Là, sur une estrade bâtie entre les deux colonnes extrêmes, la statue ou l'emblème divin était posé. Chaque matin un prêtre du plus haut rang venait le servir et lui offrir les hommages de son peuple. Les rituels nous enseignent comment on levait les sceaux qui fermaient la porte, comment on en brisait les fils, comment on poussait

le battant, comment, montant vers l'image sacrée, on la parfumait, l'huilait, l'habillait, lui ceignait le front des diadèmes : c'étaient cependant des cérémonies qu'on observait auprès de Pharaon, et le petit lever divin était la copie pure et simple du petit lever royal. La toilette achevée, le repas commençait, et les préparatifs s'en faisaient dans l'atrium. Les deux longues inscriptions qui y sont gravées à droite et à gauche de la porte nous ont conservé la carte des mets et leur ordre de présentation : elles débutent par les ablutions et par la fumigation usuelles, elles rappellent sommairement la façon de mettre le couvert, puis elles énumèrent les plats. La liste en est longue, moins longue pourtant que la plupart de celles qu'on rencontre dans les tombeaux, car elle ne contenait que l'indispensable, ce qu'on appelait la pitance journalière ; il s'y joignait, à l'occasion, des nourritures supplémentaires dont des adorateurs zélés faisaient la surprise. L'atrium, désert à l'ordinaire, s'emplissait donc, aux heures réglées, d'acolytes et d'esclaves qui, sous la direction du prêtre officiant, ou dans certains cas du grand-prêtre lui-même, servaient le déjeuner ou le dîner divin. Chaque pièce d'entrée, de rôti, de gibier, de pâtisserie, apportée en cérémonie des cuisines, était offerte tour à tour à la statue avec une formule qui en transmettait la substance invisible, l'âme, à l'âme invisible d'Amon. Celle-ci en acceptait ce qu'elle voulait, et après les prières dernières, la desserte reparaisait sur la table du clergé, hôte et serviteur du dieu.

La porte qui conduit de l'atrium à la chambre de la Barque fut obstruée d'un mur par les moines qui transformèrent le temple en église et en couvent. Ils avaient changé la chambre même en un magasin à provisions, où ils ne s'aventuraient qu'avec crainte, même pendant le jour. Un reste de paganisme inconscient leur faisait croire qu'Amon s'y attardait encore, le seigneur ancien devenu démon depuis la naissance du Christ et hostile aux partisans du seigneur nouveau. Il n'y a pas trente

ans, lorsque j'en enlevai les ordures qui le souillaient, mes ouvriers musulmans étaient saisis par intervalles de paniques soudaines : un serpent énorme se cachait là, ils l'entendaient siffler, ils le voyaient remuer dans l'ombre, et j'avais peine à les ramener au travail. L'hiver dernier, les habitants des maisons voisines m'ont raconté que parfois, pendant les nuits de pleine lune, des formes hideuses sortent de l'ombre en hurlant et mènent la ronde jusqu'à l'aube. La chambre n'était pas au début disposée comme elle l'est à présent. C'était un salon carré, dont le plafond était soutenu par quatre colonnes : des soupiraux n'y laissaient filtrer qu'une lumière indécise, mais l'obscurité n'y était jamais complète. Les bas-reliefs sont d'un détail si minutieux que nous savons exactement comment elle était meublée. Au milieu du dallage, entre les quatre colonnes, un autel cubique servait de support à la barque sacrée. Elle mesurait un peu plus de quatre mètres de longueur et elle avait les façons des bateaux du Nil, quille ronde, poupe et proue relevées, garnies d'une tête de bélier, mais au lieu de la cabine usuelle, on y avait érigé le tabernacle des divinités, avec son toit courbe et son fronton d'uraeus. Un voile blanc accroché à l'arrière de ce naos retombait sur les côtés et dissimulait aux curieux ce qu'il y avait à l'intérieur. C'était, selon l'occasion, une statue en forme humaine, une image de bélier ou d'oie, un emblème mystérieux : seule, une figurine de Pharaon, prosternée sur le pont en avant de la porte, était censée contempler Amon face à face. Cette arche était fixée solidement sur un brancard, pour que les prêtres pussent la soulever les jours de fête et l'emporter processionnellement à travers les rues. Des sellettes la flanquaient symétriquement à droite et à gauche, devant et derrière, et sur chacune d'elles on entassait des pains, des gâteaux, des fruits, des légumes ; des jarres d'eau, de vin et de bière, des pots à lait, des burettes d'essence étaient répandus sur le sol parmi l'amas des offrandes plus solides, cuissots de gazelle,

quartiers de viande, volailles plumées et bouillies ou parées pour la broche. On ne renouvelait pas journellement ces monceaux de victuailles, car la barque sortait rarement et elle demeurait des jours et peut-être des semaines sous les scellés. C'était seulement pendant ces absences qu'on retirait l'offrande sèche ou pourrie pour lui substituer une offrande fraîche.

Cela dura des siècles, puis, sous la domination persane, on s'avisa que le dieu n'était pas assez loin des profanes dans cette pièce où un peu de soleil s'égarait chaque jour, et l'on ordonna aux architectes de lui ménager une retraite moins abordable. Ils abattirent les quatre colonnes, et sur l'emplacement de leurs bases, ils édifièrent une cellule oblongue, ouverte aux deux extrémités sur l'axe du temple. C'était comme une boîte close dans une boîte plus grande, sans fenêtres ni soupiraux pour y transmettre la lumière : lorsque les battants étaient rabattus, pas un rayon ne s'y glissait, et la barque s'y engoutissait avec son dieu dans l'intervalle de ses apparitions publiques. Ce remaniement s'accomplit au début de la conquête macédonienne, sous le règne nominal d'Alexandre *Ægos*, fils d'Alexandre le Grand, mais en réalité par les soins du premier des Ptolémées ; presque vers le même temps, sous Philippe Arrhidée, le sanctuaire de Thoutmôsis III à Karnak subit un traitement pareil. Ces altérations du plan primitif coïncidèrent-elles avec une évolution des concepts religieux, ou furent-elles la conséquence de la domination persane qui pesait sur l'Égypte depuis près de deux siècles ? Il semble que le sacerdoce, obligé d'obéir à des maîtres qui professaient des doctrines différentes des siennes, ait éprouvé le besoin de protéger ses dieux contre le contact impur de l'étranger plus strictement qu'il ne l'avait fait sous les Pharaons de sa race. Ce sentiment s'accrut à mesure que les Grecs devenaient plus nombreux aux bords du Nil : on jugea bientôt que c'en était trop de deux issues pour le réduit de la barque, et supprimant celle du fond, on ne garda

que celle du devant. A Edfou et à Dendérah, il est isolé complètement au cœur de l'édifice, et, derrière lui, la chambre de la Statue n'est plus que l'une des chapelles où les dieux secondaires recevaient l'hospitalité. Les Ptolémées voyageant peu dans la Haute Égypte et les Césars encore moins, les rites que le roi seul avait le droit de pratiquer étaient tombés en désuétude, et par suite, le nombre des personnes qui avaient leurs entrées au Saint des Saints avait diminué : celui-ci ne s'entre-bâilla bientôt plus que pour les quelques prêtres de l'ordre suprême, qui se plaisaient à entourer d'un mystère toujours plus épais les cérémonies dont il était le théâtre.

Les salles voisines de ces trois appartements privés appartenaient soit aux membres de la famille d'Amon, soit aux dieux avec lesquels il était en rapports de voisinage ou d'amitié. Nous ignorons qui résidait de préférence dans chacune d'elles, toutefois l'usage de l'une d'entre elles nous est indiqué par les scènes gravées sur les murs. Les déesses que les religions locales mariaient à leurs dieux n'avaient pas toujours des enfants, mais, lorsque la tradition leur en prêtait, elle les asservissait à toutes les coutumes auxquelles les femmes étaient contraintes de s'assujettir en cas pareil. On les confinait donc, quelques jours avant le terme, soit dans un pavillon isolé, soit dans une chambre particulière de la maison conjugale, dont elles ne sortaient qu'au moment de leurs relevailles ; leur état les rendant impures, si elles étaient demeurées au milieu des leurs, elles leur auraient communiqué leur impureté. Aux dernières époques, leur retraite était une chapelle séparée du corps de l'édifice, ce que nous appelons, depuis Champollion, un *mammisi*, un lieu de naissance : sous les Pharaons indigènes, c'était une pièce ou une enfilade de pièces située un peu en avant du sanctuaire. Celle de Louxor est à l'est, et l'on y voit figurés les moments successifs du mariage et de l'accouchement ; mais ce qui lui assure son intérêt, c'est que le dieu Amon et la déesse Mout y sont représentés

par leurs incarnations terrestres, le roi Thoutmôsis IV, père d'Aménophis III, et la reine Moutemouïa. Les souverains de l'Égypte s'intitulaient fils d'Amon ; nous avons même la preuve qu'au moins à partir de la XVIII^e dynastie, ils avaient essayé de changer cette fiction en réalité sensible. Ils revêtaient pour consommer le mariage le costume et les attributs d'Amon, pagne, mortier surmonté de deux plumes énormes, croix ansée, sceptre à tête de lévrier, et la reine jouait pour la circonstance le rôle de Mout : c'était donc vraiment, aux yeux du sacerdoce et du peuple, un enfant d'Amon qui naissait lorsque leur union était féconde. Aménophis III, voulant élever un monument de sa piété à son père Amon et y recevoir les honneurs divins dus au plus jeune membre de la triade thébaine, agit à Louxor de la même manière que ses prédécesseurs dans d'autres endroits : il retraça sur les murs du *mammisi* le tableau des noces de Thoutmôsis-Amon avec Mout-Moutemouïa et celui de sa propre naissance. Le premier épisode de ce drame religieux nous apprend comment le dieu annonça son intention de descendre sur la terre pour s'y procréer un fils digne de régner en Égypte. On le voit qui entre dans la chambre où la reine l'attend au milieu des parfums et de la lumière ; il la serre entre ses bras, et se retirant, il lui prescrit d'imposer à sa créature le nom d'Aménophis. Cependant, sur son ordre, Khnoum, le potier, modèle au tour le corps et le *double* de l'enfant, à qui la déesse Hathor insuffle l'air vital dans les narines. Les mois s'écoulaient, Thot annonce à Moutemouïa que son temps est proche, il la conduit à sa chambre de misère où, devant les déesses de la parturition, elle met au monde Aménophis et son *double* : ceux-ci passent de main en main jusqu'à leur père Amon, qui se réjouit de les voir si vigoureux et qui leur promet un règne prospère.

*
* *

Qui doutera maintenant qu'il faille prendre l'expression au pied de la lettre, lorsque les inscriptions nous enseignent que le temple de Louxor est la maison d'Amon? Il y logeait, et nous n'ignorons pas dans quelles pièces. Il y mangeait, et le menu de ses repas s'étale devant nous, si détaillé que nous pourrions commander le pareil. Il y avait ses chambres d'amis, ses salles d'audience, son trésor, son harem, et ses fils y naissaient pour gouverner plus tard avec lui la terre d'Égypte. Il le quittait pourtant plusieurs fois par an, à des époques déterminées, et chacune de ses sorties était l'occasion de fêtes auxquelles la population entière s'associait. C'était le plus souvent une cérémonie de deux ou trois jours qui se terminait par une procession à travers tantôt l'un, tantôt l'autre des quartiers, mais la principale, celle que nous appellerions la fête patronale de la cité, durait trois semaines. L'Amon de Louxor était une émanation de celui de Karnak, un de ses *doubles*, que la consécration avait incorporé à la statue du temple et qui avait acquis dès lors l'individualité complète. Toutefois la conscience de son indépendance et la domination qu'il exerçait sur les siens n'avaient pas effacé chez lui le souvenir de son origine : chaque année l'Amon de Karnak lui rendait visite, et il l'accueillait en suzerain, de la même manière que les barons égyptiens recevaient le Pharaon quand, parcourant son royaume, il daignait s'arrêter chez eux. C'était d'ailleurs une occasion pour lui, en renouvelant son hommage, de reprendre, au contact du créateur, les forces nécessaires à entretenir sa divinité. Les dieux en effet devaient la continuation de leur existence et de leurs pouvoirs à un fluide mystérieux, le *sa*, dont leurs membres étaient chargés. Ceux d'entre eux qui avaient été contemporains de la naissance des choses, Amon, Ptah, Râ, Horus l'aîné, le puisaient directement à un étang caché

dans les profondeurs du ciel ; leurs formes secondes le dérivait d'eux par attouchement. Lorsque la provision de *sa* dont la consécration les avait munis menaçait de s'épuiser, on portait leur statue au dieu de qui ils procédaient, et sa statue, lui imposant la main sur la nuque, lui versait ainsi la vertu magique dont elle regorgeait.

Pharaon était obligé de présider à l'exode d'Amon, et on ne l'en excusait que lorsqu'il était empêché par une maladie grave ou retenu au loin par des affaires pressantes ; s'il s'était abstenu d'y paraître sans raison évidente, ni son dieu ni son peuple ne le lui auraient pardonné. Il se préparait donc pendant plus d'une semaine par des purifications et par des prières, puis, le matin du jour fixé pour le départ, il se rendait en pompe au temple de Karnak, et rompant les scellés qui fermaient les portes du sanctuaire de Thoutmôsis III, il en tirait la barque sacrée. Il la suivait à pied, l'encensoir en main ; les barques de Mout et de Khonsou prenaient la file, et le cortège s'ébranlait lentement vers le Nil. Partout sur son passage les dévots avaient dressé des reposoirs et des échoppes en bois peint où l'on égorgeait des victimes et où l'on vendait les denrées saintes ; « le ciel était en fête, les deux pays rayonnaient de cris et d'acclamations. » Arrivé à la berge, on chargeait les barques sur d'immenses galères ; le Pharaon montait sur sa dahabieh, et la flottille partait dans la direction de Louxor, halée par les vassaux du dieu, tandis que la foule cheminait parallèlement le long des rives. Un prêtre d'Amon la guidait, qui rythmait la marche en psalmodiant des hymnes repris à l'unisson par les dévots, et derrière lui défilaient en bon ordre une escouade de grosse infanterie armée en guerre, les chars du souverain, des détachements des divers corps de l'armée, Nègres, Égyptiens, Libyens dansant la danse de guerre au son du tambour et au cliquetis des boomerangs frappés l'un contre l'autre. La confrérie de Mout suivait celle d'Amon, sous la conduite des prêtresses en grand costume, le sistre à la main.

Prêtres nasillardes, chars de guerre, compagnies de soldats réguliers, Nègres, Libyens, et par delà les troupes, un peuple entier, hommes, femmes, enfants, sautant, chantant, riant, hurlant à pleins poumons. Les porteurs d'eau, que l'usage range en tête de toute procession, avaient frayé un chemin à peu près net pour les premiers rangs à force d'arrosages, mais la boue compacte qu'ils avaient formée ne tardait pas à sécher sous les pieds des suivants ; la foule des fidèles avançait en étouffant dans un pou-droisement de poussière grisâtre. Ici le recueillement et l'agitation extatique qui régnaient au voisinage du dieu le cédaient à la grosse gaieté et à la licence : des baladins circulaient en faisant leurs tours, des mendiants étalaient leurs plaies, des marchands promenaient leurs couffes de gâteaux, de boissons et de fruits, des voleurs se faufilaient à travers les groupes, la main prête et l'œil aux aguets, et la truanderie de Thèbes préludait aux ivresses de la nuit par d'infinies libations de bière ou de vin âpre.

A l'entrée de Louxor, vers l'endroit où la sous-préfecture s'élève aujourd'hui, la flottille accostait ; les prêtres rechargeaient les barques sur leurs épaules, et les dieux gagnaient le temple à travers les rues. Les constructions dont la partie publique se composait ne leur appartenaient pas exclusivement : la vie des hommes s'y associait à la leur et elle tenait une place considérable dans le décor des murailles. Le Pharaon y occupait le premier rang et c'était justice : les tableaux qu'il remplissait de sa personne expliquaient les raisons qu'il avait eues de bâtir ou d'orner la maison de son père divin, et il témoignait de sa gratitude envers lui en rappelant les grâces qu'il avait reçues. Le pylône gigantesque dont les deux tours dominant de si haut la plaine avait été fondé par Ramsès II au retour de ses campagnes en Asie. Deux obélisques montaient la garde à la porte, et six colosses, deux assis, quatre debout, veillaient avec eux à la sécurité du monument : le *double* du roi, qui les anime encore, défendait son œuvre contre les mauvais

esprits qui l'auraient attaquée du dehors. Derrière eux, sur les plans énormes de la façade, des scènes de bataille se déployaient, Ramsès campé près du lac de Kadesh, Ramsès enveloppé par les Hittites et leurs confédérés, Ramsès chargeant seul leurs masses compactes, Ramsès toujours et partout, l'arrivée tardive des légions égyptiennes, la déroute et la poursuite, le défilé des prisonniers, la soumission des princes syriens. Amon avait décidé de la victoire : tandis que son fils, abandonné des siens, forçait héroïquement la victoire, il avait combattu à ses côtés, il avait détourné de lui les flèches ennemies, lui inspirant le courage et la force qui l'avaient soutenu pendant les heures longues de l'après-midi. Le pylône avait été édifié avec sa part du butin, et si le peuple y apprenait comment son dieu avait protégé Pharaon, il y constatait aussi de quel cœur reconnaissant Pharaon avait récompensé les services de son dieu. La procession passait entre les deux tours, elle traversait la cour des colosses, encombrée de foule, elle enfilait la colonnade, elle débouchait sur la place d'Aménophis III ; elle faisait halte un instant devant la porte du pronaos, et, le temps d'ouvrir les battants, l'Amon de Karnak entraient enfin, aux bras de ses prêtres, dans la maison de l'Amon de Louxor.

Le gros des fidèles ne l'y accompagnait pas : non seulement le flot populaire s'arrêtait au seuil, mais les soldats de l'escorte, les musiciens, les danseurs, les ordres inférieurs du sacerdoce ne poussaient pas plus loin. Le nombre des élus admis dans l'enceinte sacrée continuait à diminuer à mesure que le dieu y pénétrait plus avant : beaucoup demeuraient dans le pronaos, beaucoup encore dans la première et dans la seconde salle hypostyle, très peu avaient accès à la Chambre de la Barque. Plus tard, sous les Grecs et sous les Romains, des inscriptions gravées sur les montants de chaque porte interdisaient aux profanes de les franchir, et menaçaient de châtiments terribles ceux qui enfreindraient leurs injonctions : c'était

nécessaire dans des siècles où le pays était soumis aux étrangers ignorants des lois saintes. Sous les Pharaons indigènes, il n'y avait enfant si peu instruit qu'il ne les connût, et l'on n'avait pas besoin de les afficher : chacun savait jusqu'à quelle distance dans le temple il était autorisé à s'aventurer, et d'instinct il ne dépassait pas l'endroit où la hiérarchie le parquait avec ses congénères. Les prêtres et les porteurs entraient seuls ; ils posaient la barque de l'Amon de Karnak à côté de celle de l'Amon de Louxor, puis ils se retiraient discrètement, laissant Pharaon et ses aides en tête-à-tête avec le couple divin. Ce n'était un secret pour personne que l'on débarquait l'image de l'Amon de Louxor, qu'on l'installait dos à face devant celle de l'Amon de Karnak, qui lui caressait au moins quatre fois la nuque de sa main droite : le *sa* filtrait ainsi de l'une dans l'autre, mais nul n'osait redire par le détail comment le miracle s'opérait. Le roi offrait le sacrifice complet, les quatre taureaux de robes diverses, puis il refermait les portes et il les scellait de son cachet. A mesure qu'il revenait sur ses pas, ceux de sa suite qui l'avaient quitté à l'aller se ralliaient à lui ; à la sortie du pylône, son cortège s'était reformé, aussi complet et aussi bruyant. Lorsqu'il revenait quelques jours plus tard pour prendre l'Amon de Karnak et pour le ramener dans sa demeure, la pompe se déroulait dans le même ordre et avec les mêmes péripéties. Le sanctuaire s'ouvrait, les prêtres chargeaient la barque sur leurs épaules, le voyage s'accomplissait par terre et par eau, mais en sens inverse ; onze mois s'écoulaient avant que le dieu et son sacerdoce songeassent à entreprendre de nouveau la visite de Louxor.

*
* *

Où ces multitudes s'agitaient, le silence règne maintenant, à peine interrompu par les propos indifférents d'une poignée d'étrangers. Des gens du pays m'ont

raconté à voix basse, au temps où je commençais le déblayement, qu'elles sortent de terre chaque année, et qu'elles se rassemblent aux lieux de leur foi pendant certaines nuits de l'été. Elles attendent on ne sait quelle armée de fantômes qui accourt de Karnak commandée par un sultan rouge, et la rencontre a lieu en silence : c'est à peine si l'on distingue par intervalles un bruissement léger comme d'un souffle parmi les herbes sèches. Ceux que le hasard jette au milieu de cette foule illusoire disent qu'elle regarde le mortel égaré dans ses rangs avec des yeux interrogateurs, comme si elle implorait une question, mais ils n'ont jamais osé ouvrir les lèvres et exaucer cette prière muette. Ils devinent seulement, à l'aspect indécis des formes et au costume, que ce sont des ombres païennes, et que si elles pouvaient parler elles leur dévoileraient le secret des ruines. Nous n'avons point besoin de leur secours pour l'apprendre : la pierre parle là mieux qu'elles ne sauraient le faire dès que nous consentons à la consulter. Cette fête que je viens de décrire, elle est sculptée sur les deux murs qui bordent la grande colonnade à droite et à gauche. Lorsqu'après la mort d'Aménophis IV, son second successeur, Toutankhamon, restitua la royauté à l'Amon thébain détrôné par des princes hérétiques, il rendit à la panégyrie sa pompe accoutumée et il commémora le glorieux événement à la place où nous sommes. Horemheb, qui régna après lui, termina son œuvre et s'en attribua la gloire. On voit nettement sur le mur est l'allée de Karnak à Louxor, sur le mur ouest le retour de Louxor à Karnak, et malgré les mutilations que les générations modernes, chrétiens et musulmans, ont infligées à ces bas-reliefs, ce qui subsiste d'eux est d'un sentiment si vrai qu'on a peu à imaginer pour les reconstituer : descendez le cortège de la muraille, replacez-le par la pensée sur la route des deux Thèbes, et vous n'aurez qu'à l'accompagner pour être informé de ses actes aussi pleinement que s'ils se déroulaient en réalité sous vos yeux. Les temples ne sont

vraiment plus inintelligibles que pour ceux qui refusent de les regarder ou qui les regardent mal : c'est malheureusement le cas pour beaucoup, même des gens qui font métier de les étudier. Ils errent à travers les monuments, copiant une inscription, photographiant un coin de ruine, notant un détail curieux, enregistrant les cartouches des rois et les noms des divinités, mais combien sont-ils qui s'inquiètent de réunir leurs observations éparses pour en restituer une vue d'ensemble du pays antique? Ils ne paraissent même point soupçonner que la vie n'est pas toute éteinte sur ces entassements de pierres branlantes, et qu'il leur suffirait d'un peu de patience affectueuse pour la ranimer.

Qui, visitant Louxor, aura réussi à le comprendre, il aura compris du coup les autres temples de l'Égypte. Que ce soit à Deir-el-Bahari ou à Philæ, chez le Séthi I^{er} d'Abydos ou chez le Ramsès II d'Ibsamboul, à Dendérah, à Edfou, à Kom-Ombo, à Karnak, à Médinet-Habou, partout il retrouvera, sous les variantes multiples du plan, le même concept religieux et les mêmes manières de l'exprimer. Lorsque l'édifice est complet, les pylônes et les cours appartiennent à notre monde et Pharaon y domine, mais tandis qu'on s'éloigne de l'entrée, sa taille s'amointrit et sa personne passe au second rang. Le dieu, qui n'intervenait d'abord que pour s'associer à la gloire du souverain, apparaît désormais comme le vrai maître, avec ses femmes, ses enfants, les divinités du cycle auquel il préside. Pourtant il ne révèle pas encore sa nature, et le peuple qui vient là chaque jour vaquer à ses devoirs religieux n'aperçoit rien sur les murs qu'il n'ait le droit de connaître et qu'il ne connaisse par ailleurs : c'est Horus à masque de faucon et c'est Hathor à tête de vache qui acceptent la libation d'eau et de vin, c'est Amon ou Khonsou qui, tendant le sabre à son fils Thoutmôsis ou Ptolémée, lui promettent la domination universelle, c'est Isis qui donne le sein aux Aménophis et les adopte pour ses enfants, c'est Ptah qui du même visage souriant

agréé l'hommage du conquérant éthiopien et du prince indigène. La foule s'agite aux pieds de leurs images sacrées et ses bruits montent vers elles à toutes les heures du jour ; ils pénètrent affaiblis sous la toiture du pronaos, mais ils expirent au seuil de la première salle hypostyle. Au delà le silence règne, et l'ombre, et le vide. Les portes s'ouvrent par intervalles devant les prêtres de service, et pendant les offices, la mélodie des chants rituels résonne sourdement : même aujourd'hui, après que les battants ont disparu et que le jour coule hardiment par les baies, cette maison du dieu conserve un air de mystère et d'opacité. On baisse la voix inconsciemment en parcourant les salles, et l'on s'y sent troublé par les sonorités imprévues que les talons de bottines éveillent aux angles des plafonds. La gêne augmente à mesure qu'on avance : au moment d'atteindre le Saint des Saints, on réalise enfin quelle impression puissante les religions égyptiennes devaient produire sur l'esprit du peuple. Combien, parmi les millions de croyants qui habitaient la vallée, y en eut-il de centaines qui, poussant jusque-là, se rendirent un compte exact de ce qui s'y passait ? Le vulgaire savait qu'au centre de ces masses énormes, une cellule se cachait, étroite, étouffée, sombre, accessible à quelques-uns seulement, que ces privilégiés contemplaient le dieu à de rares intervalles, qu'ils lui parlaient, qu'ils le touchaient, qu'ils recevaient de ce contact un accroissement de pouvoir inimaginable ; mais il n'avait sur leurs rapports avec cet être inconnu que des notions imprécises, et cette imprécision même exerçait sur lui un attrait mêlé de respect et d'effroi.

JEAN MASPERO.

Jean Maspero, agrégé d'histoire, était pourvu d'une large culture classique. Naturellement il avait compris qu'il ne devait pas s'en tenir à elle et il s'était mis aux langues orientales, particulièrement au copte et à l'arabe. Ainsi pouvait-il de mieux en mieux, à mesure qu'il avançait dans ses recherches, embrasser dans son ensemble le domaine de ses études. Dès ses premières productions on est frappé de cette largeur de vue. La tâche d'éditeur, à laquelle il dut se mettre d'abord, lui imposait, il est vrai, une stricte discipline, et l'on vit tout de suite qu'il saurait être l'érudit le plus consciencieux et le plus ingénieux. Sa perspicacité a commencé de s'exercer sur des questions restreintes de chronologie, de prosopographie, de linguistique, de philologie, que lui proposaient les textes bien connus sous son propre nom. Bientôt les deux premiers volumes des papyrus Jean Maspero formèrent un splendide monument, plus surprenant quand on se rappelle la jeunesse de l'architecte — et ces mêmes qualités il devait les apporter sur le terrain. Les fouilles de Baouit, commencées par Chassinat et Clédat, furent reprises par lui avec un succès dont témoignent les salles coptes du Musée du Caire. La mort l'a empêché de donner le rapport que nous attendions de lui. Mais à lire même les premiers articles de Jean Maspero, on sentait bien qu'il ne s'en tiendrait pas à l'édition des documents et à la recherche de détail.

Ce jeune homme, entré dans la science à 26 ans et qui devait mourir à 30, révèle un esprit de grande race. Le goût de l'idée, le désir de rattacher chaque point particulier de sa recherche au problème général et ce don de poser ce problème dans les termes qui visent à l'essentiel — don qu'il partageait avec Jean Lesquier — c'est là sans doute proprement le sens historique. Jean Maspero fait à peine son apprentissage d'érudit que l'on sent déjà qu'il sera un grand historien. Publie-t-il, par exemple, un fragment de relief copte ; presque insignifiant pour d'autres, cet humble monument l'amène à discuter, victorieusement à notre avis, l'opinion de Strzygowski encore aujourd'hui courante en Égypte. Non ! l'art copte n'est pas, comme l'a prétendu l'illustre archéologue, une reviviscence de l'ancien art égyptien. Il ne faut pas se laisser tromper par quelques particularités locales, c'est une branche de l'art byzantin, étranger à l'Égypte, adopté par elle et qui ne doit presque rien à l'art antérieur. Cette sagacité à définir, dans le conflit des influences, la part de chacune d'elles lui fait de bonne heure concevoir que pour comprendre l'Égypte byzantine, aussi complexe que l'Égypte gréco-romaine qui l'a précédée, et où s'affrontent deux cultures, c'est l'action réciproque de ces cultures qu'il faut étudier : l'une, hellénique, recouvre tout le pays, étant celle des classes dirigeantes ; l'autre, l'ancienne culture nationale, de plus en plus exténuée par l'opprimante supériorité de la première et plus apte à recevoir qu'à donner, se réfugie dans la population rustique, et qui ne parle guère le grec. Le christianisme, en rendant la dignité aux humbles et aux pauvres, a sans doute relevé et ranimé la vieille langue égyptienne, qui, sans lui, serait morte peut-être quelques siècles plus tôt. Mais le christianisme n'a ni pacifié ni unifié l'Égypte. La lutte des deux peuples qui la composent, la répartition de leurs forces morales et matérielles, leur idéal différent, voilà le nœud du problème, et, bien avant les synthèses historiques, comme

celles que H. I. Bell et d'autres encore ont tentées, Jean Maspero semble déjà l'avoir pressenti. Qu'on lise, pour s'en convaincre, tel chapitre de son *Histoire des Patriarches d'Alexandrie*, comme celui où il analyse avec tant d'impartiale et cruelle lucidité le caractère du peuple égyptien au VI^e et au VII^e siècle : on verra que, lorsque le même Bell proclamait irréparable la catastrophe qui nous a ravi Jean Maspero, ce n'était pas seulement l'effet de l'humaine émotion qui accompagne la mort d'un jeune héros, mais le sentiment d'une irrémédiable dévastation dans les champs de l'Esprit.

Pierre JOUGUET.

POÈMES.

SOULEIKA.

Elle n'avait jamais rien dit de plus profond
Que bonjour et bonsoir ; jamais une pensée
Dans la nuit de ses yeux ne s'était esquissée,
Et l'on ne voyait rien quand on voyait au fond.

Elle ne connaissait ni les pleurs ni les rires :
Jusqu'à son dernier jour, sans geste et sans émoi,
Elle allait son destin sans demander pourquoi,
Vivant sans le savoir et parlant sans rien dire.

Son visage, sublime expression du néant,
Semblait une statue antique en marbre blanc,
Dont le baiser glacial ne peut donner la vie,
Et rendre une passion qu'elle n'a point sentie.

VIERGE BYZANTINE.

Quand le soleil rougit les cimes des collines,
Le soir, sous les arceaux des voûtes byzantines,
Dans une vieille église au fond des champs perdue,
Qu'éclaire en oscillant la lampe suspendue,

Avez-vous vu parfois quelque Vierge d'Orient,
 Aux longs gestes raidis et toujours suppliants ?
 Ses regards attristés vont au delà des choses,
 Un bandeau d'or forgé brille à son front morose,
 Elle semble être au ciel, tant elle est loin de nous !
 Et son visage exhale un sourire si doux
 Qu'on ne l'a jamais vu sur des lèvres humaines...
 Et le soleil qui meurt par delà les vitraux,
 Projette longuement en couleurs incertaines
 Le profil virginal sur l'ombre des carreaux...
 Près de l'autel murmure un chœur mystérieux,
 Comme un air de plain-chant sorti du fond des cloîtres,
 On sent la voix jaillir, s'élever et s'accroître,
 Puis tomber en laissant comme un parfum de Dieu...

NÉANT.

J'aurai vécu, souffert, aimé dans le mystère,
 Je n'ai jamais trouvé d'oreille à qui parler,
 J'ai porté dès l'abord, comme un masque de pierre,
 La dalle de la tombe où je serai scellé.

L'oubli profond et lent où j'ai traîné ma vie,
 Et l'oubli de la mort se confondront bientôt :
 Je suis si bien voilé sous la mélancolie
 Qu'on ne sait si je vis ou meurs sous ce manteau.

Comme les flots fendus par le souffle divin,
 Les deux éternités se heurtent et s'embrassent,
 Et le néant d'hier et celui de demain,
 Se rejoignant l'un l'autre, emporteront ma trace.

SANGLOTS.

Il est quelque part sur la terre,
Silencieux au fond des cœurs,
Un mal dont on ne parle guère,
Plus douloureux que la douleur ;

Celui de ne jamais sourire ;
Si loin qu'on puisse remonter,
De ne jamais avoir vu luire
Un seul rayon de la gaiété ;

Être sans but, agir sans cause,
Au hasard flotter çà et là,
Et voir, des êtres et des choses,
Toujours l'ombre, jamais l'éclat ;

Passer sans voir et sans entendre
Ce dont le monde souffre ou rit ;
N'ayant jamais été meurtri
D'un malheur qu'on puisse comprendre ;

N'avoir pas même, autour de soi,
Le droit de dire sa détresse ;
Mais chercher, plus las chaque fois,
Une cause à tant de tristesses...

Rester seul, oublié du sort,
Et, n'ayant eu dans l'existence
Ni le regret ni l'espérance,
Envier leur néant aux morts ;

Demeurer pris, faible et sans armes,
Dans un « pourquoi ? » mystérieux,
Et sangloter tout bas, honteux,
Sans savoir à qui vont ces larmes...

FLEURS VÉNÉNEUSES.

Sous le voile orgueilleux de leur feuillage brun,
Elles cachent aux yeux des promeneurs vulgaires
Leurs calices mi-clos qu'offense la lumière,
Comme un vase au long col où sommeille un parfum...

Le voyageur distrait sent passer dans la brise
Quelque chose d'un rêve inquiétant et lourd ;
Il regarde et ne voit que les flammes du jour
Étinceler au bout des feuilles qui les brisent...

Mais celui qui revient sur ses pas, attiré
Vers l'odorant buisson sur lequel il se penche,
Aperçoit sur la mousse, en écartant les branches,
L'éblouissante fleur dont il fut enivré.

Toute seule, au soleil brutal, elle est splendide,
Quand deux doigts amoureux l'ont prise à son rameau,
Et, toute scintillante encor de gouttes d'eau,
Posée avec orgueil dans un cristal limpide.

Elle est plus belle encor quand le jour a quitté
Les vitres du salon, quand le soir qui décline,
Aux lueurs des flambeaux se recule, et dessine
Une auréole d'ombre autour de sa clarté...

.....

Son teint a la couleur du sang frais et rosé
Aux lèvres d'une enfant ; son calice palpite,
Et son cœur dilaté qu'un léger souffle agite
Semble une bouche ardente aspirant un baiser.

Et l'air se trouble sous sa pourpre magnifique,
Chargé de cauchemars voluptueux, pesant,
Comme en ces vieux tombeaux tout imprégnés d'encens
Où flotte un souvenir de mort aromatique...

Quand elle éclôt dans l'ombre, en son buisson natal,
Si la course du vent disperse la feuillée,
Le rayon qui descend dans les branches mouillées
S'arrête à contempler son galbe triomphal ;

Les herbes, les gazons, les églantines frêles
Reconnaissent leur reine en cette fleur des nuits,
Et les oiseaux des bois, que son luxe a séduits,
Lui chantent leur merci de se montrer si belle.

Mais aucun ne la frôle en son vol éperdu ;
Car les plus insensés de ce chœur d'allégresse
Savent qu'il ne faut pas frémir sous sa caresse,
Et qu'on meurt du baiser qu'elle vous a rendu.

Parfois, s'amollissant d'une langueur soudaine,
Un rêveur qui passait suspend là son chemin ;
Les voix de la forêt l'avertissent en vain :
Il est déjà trop tard avant qu'il les comprenne.

Couché dans la bruyère et dans les herbes d'or,
Il songe ; ses yeux lourds battent de leurs paupières ;
Ses lèvres, par instants, rendent, comme en prière,
La mourante chanson d'un enfant qui s'endort...

Les pétales pourprés doucement se balancent
Au-dessus de son front d'un rythme régulier.
Son corps abandonné tressaille tout entier
Aux frôlements ailés qui glissent en silence ;

Au loin, si loin que rien n'en paraît à ses yeux,
Naissent des voix, d'échos en échos entraînés,
Qui vont en tierces d'or, doucement géminées,
Sur leur clavier vivant fuser jusqu'au ciel bleu.

Un somptueux palais de conte fantastique
Surgit sur des piliers plus hauts que le regard,
Des reflets de vitrail s'allongent au hasard
Sur des dalles de marbre et des tapis antiques ;

Un cortège paraît ; des porteurs, des soldats,
Des palanquins dressés sur d'étranges montures,
Des cavaliers d'acier brillant dans leurs armures...
Puis plus rien : une femme avance à petits pas.

C'est elle... la Princesse à jamais attendue,
Celle dont on rêvait, celle dont on pleurait,
Interprète divin des plus divins secrets,
Qu'on reconnaît un jour sans l'avoir jamais vue ;

Celle qui n'a qu'à se montrer dans un destin
Pour que tout se console et pour que tout s'efface,
Et pour que l'on pardonne à Dieu, devant sa face,
D'avoir souffert hier, et de souffrir demain ;

Celle qui n'a besoin de rien pour être aimée,
Ni d'aimer à son tour, ni de parler au cœur ;
Celle qui ne rendra que mépris et douleur,
Et marchera sur vous sans être blasphémée.

Un voile transparent, tissé d'air et d'azur,
Sous le nœud d'une écharpe entoure sa jeunesse ;
Ses pieds nus, sur le sol marchant avec paresse,
Font briller leur blancheur sur les tapis obscurs.

Elle approche... Ses yeux, dardés sur le poète,
Semblent n'avoir été créés que pour le voir,
Lui sourire, et chercher dans les ombres du soir
Le chemin verdoyant qui mène à sa retraite.

Elle est là. Son visage exquis et fait d'amour
Lentement s'est penché sur cet autre visage ;
Ses cheveux dénoués roulent de son corsage
Jusqu'à ces yeux brûlants qu'aveugle leur flot lourd.

Tombée à deux genoux sur l'herbe jaunissante,
Elle presse sur lui son poids tiède et léger,
Et d'un geste oublieux son voile dérangé
Découvre son sein pur de vierge adolescente.

Elle parle... Sa voix, murmure évocateur,
Est comme une pensée autour de lui flottante,
Comme ces voix de rêve, aux notes pénétrantes,
Qui sans frapper l'oreille arrivent jusqu'au cœur :

« Viens à moi ! Je suis celle où ton désir s'égaré.
N'as-tu jamais senti, lassé de ta raison
Naître et grandir en toi l'âpre tentation
Moins d'un destin plus beau que d'un destin plus rare ?

Je suis Reine, et j'ai pitié de toi, vassal ;
Je suis fille des rois enchanteurs des légendes ;
Des faveurs qu'ils m'offraient j'ai choisi la plus grande,
Et pris pour talisman leur orgueil ancestral.

J'ai la beauté mystique et presque surhumaine
Que l'on ne voit jamais, que l'on rêve un instant,
Et que Zeuxis n'a pu trouver qu'en l'inventant
Dans le troupeau confus des plus fières Hellènes !

Devant moi tout regard profane est interdit.
Je suis trop haute pour l'hommage populaire ;
Il faut qu'un suppliant m'apporte, pour me plaire,
Des phrases que nulle autre avant moi n'entendit.

Je veux, pour me parer, des perles enchâssées
De diamants, tout l'or de tes yeux éblouis,
Tout ce que tu rêvais de vaste et d'inouï,
Le meilleur de ton cœur, ton âme et tes pensées.

Et je n'en ferai rien ; car, de mes doigts distraits,
Je sèmerai tes dons aux carrefours de routes ;
Dieu créa mon beau corps trop merveilleux sans doute :
L'âme qu'il y joignit ne l'anima jamais...

En écoutant tes vers si tu me vois sourire,
Ce qui m'aura charmé, ce n'est pas leur accent
Ni la beauté des mots flatteurs, c'est seulement
De te voir à genoux, vaincu, pour me les dire !

Peut-être, hier encore, avais-tu quelque amour ?
Renonces-y : l'oubli coule de mes prunelles.
La gloire, hier encore, au ciel t'appelait-elle ?
Renonces-y : par moi la nuit dompte le jour.

Aime-la, cette nuit ! Car demain dans ta tête,
Rien ne sonnera plus qu'un inutile aveu,
Et tu te dresseras, impuissant, vers les cieux
Dont l'éclat matinal dispersera la fête !

Au son de mon adieu se ferme l'avenir ;
Aucune fleur d'oubli ne couvrira ma trace,
Et tu demeureras, sur le roc, face à face,
Seul devant un passé qui ne veut pas finir..

Et maintenant tu sais qui je suis, et qui j'aime.
Viens, dans mes bras ouverts te perdre, et t'enivrer
Dans l'arome inconnu de mes cheveux dorés ;
Viens mourir du plaisir que tu cherchas toi-même !

Et dors, sur mon sein nu doucement reposé,
Exhale, au bercement léger de mon haleine,
Les rêves trop altiers dont ton âme était pleine !»
Il ne lui répond pas d'un mot, mais d'un baiser.

Longtemps... Et dans le soir aux ombres violettes,
Dans la forêt d'automne où le brouillard montait,
Le silence, sous les feuillages, écoutait
Rôder la destinée invisible et muette ;

Les oiseaux s'étaient tus, les vents s'étaient calmés,
Le monde avec pitié se cachait sous un voile...
Et dans le ciel profond tout pailleté d'étoiles
Le deuil des nuits planait, car ils s'étaient aimés.

Jean MASPERO.

LA VIE PRIVÉE EN CHINE

A L'ÉPOQUE DES HAN.

Le titre que j'ai adopté, « La vie privée en Chine à l'époque des Han », dépasse quelque peu mon sujet : je laisserai, en effet, de côté tout ce qui est cérémonie, par exemple tout ce qui se rapporte à la naissance, au mariage et à la mort, pour m'en tenir à ce qui a trait à la vie de tous les jours ; je voudrais montrer comment vivait un Chinois des quelques siècles qui précédèrent et suivirent immédiatement l'ère chrétienne, comment il se logeait, comment il s'habillait, comment il se nourrissait, comment il se faisait servir, etc. Nous sommes beaucoup moins bien renseignés sur la vie privée des Chinois du temps des Han que sur celle de leurs contemporains Grecs et Romains, mais grâce aux fouilles de ces dernières années, nous commençons à nous en faire quelque idée. Les archéologues japonais en Corée et en Mandchourie, et l'École française d'Extrême-Orient au Tonkin, ont fouillé scientifiquement et méthodiquement quelques tombes de cette époque ; les grandes explorations d'Asie centrale ont apporté à leur tour des objets d'origine plus variée, mais souvent chinois. Il faut y ajouter les trouvailles des marchands d'antiquités en Chine même, qui sont venues enrichir les grandes collections publiques et privées d'Europe, d'Amérique et du Japon : elles viennent assez

souvent se ranger exactement dans les séries archéologiques pour qu'on puisse en tirer parti, en dépit de quelque obscurité sur les circonstances et les lieux de leur découverte.

Il serait fastidieux de passer en revue les objets que les fouilles nous ont fournis ; aussi me paraît-il préférable de ne pas présenter les choses de cette façon. Je supposerai un Chinois riche (il n'y a que les riches sur qui nous soyons renseignés), un fonctionnaire de la cour au milieu du II^e siècle de notre ère, chez lui, dans sa maison, et je m'efforcerai de le montrer vivre pendant quelques heures.

Visitons d'abord sa maison. Bien que nous soyons à la capitale, son plan rappelle de très près celui des fermes de paysans. C'est que les Chinois ont toujours été un peuple de ruraux. La vie urbaine n'existe pour ainsi dire pas encore à l'époque où nous devons nous transporter : il n'y a dans tout l'empire que trois ou quatre grandes villes comptant plus de cent mille habitants. Tout le reste de ce que les historiens appellent des villes, ce sont de petites bourgades, à peine de gros villages autour de centres administratifs fortifiés. Aussi n'existe-t-il pas de type propre à la maison urbaine et celle-ci n'est qu'une maison de paysan à peine modifiée.

Le plan est très simple. Au fond d'une grande cour, à laquelle on accède par une porte située au Sud, s'élève sur une terrasse un grand hall plus long que profond ; des communs, pavillons sans terrasse, sont construits symétriquement à droite et à gauche de la cour. C'est, en quelque sorte, l'élément fondamental de la maison chinoise ; et tout de suite, il nous reporte aux temps préhistoriques, quand les paysans de la grande plaine entrecoupée de marécages où le Fleuve Jaune divaguait capricieusement avant de se jeter dans le golfe du Pétchili, commençaient à créer les premiers éléments de la civilisation chinoise. Dans ces plaines basses et sans pente

de la Chine du Nord-Est, où des dénivellations d'un ou deux pieds à peine suffisent à faire passer du marécage aux terres presque arides, chaque maison, pour se défendre contre l'inondation, était construite sur un terre-plein qui la mettait au-dessus des hautes eaux ; mais pour éviter les travaux exagérés de remblai, la maison seule était ainsi surélevée, et on laissait la cour et les communs au niveau du sol. Et avec le temps, l'habitude de ces terre-pleins était si bien passée dans les mœurs qu'on ne concevait plus une maison sans eux, même où ils n'étaient pas nécessaires ; bien plus ils étaient devenus rituels, et aucune cérémonie ne pouvait s'accomplir sans marches à monter pour passer de la cour au hall.

Si nous étions ici au palais de l'empereur ou chez quelque prince, ou encore dans la résidence officielle d'un fonctionnaire, des séries de cours, dont le nombre est réglé par les rituels, se rangeraient toutes pareilles les unes derrière les autres ; mais nous sommes dans une maison privée et il n'y a qu'une cour. Le hall du fond est divisé en trois parties, la plus large occupant le milieu de la façade, et deux petites salles subdivisées à leur tour, aux extrémités droite et gauche. La salle centrale est la salle de réception ; les deux petites pièces des extrémités servent d'habitation. Le chef de famille occupe l'angle Sud-Ouest ; c'est là aussi qu'on place les tablettes des ancêtres. C'est le côté honorable, celui où repose la chance de la maison. Aussi lorsque, il y a quelques années, notre personnage a dû faire agrandir sa demeure, s'est-il bien gardé de l'agrandir du côté de l'Ouest, car il aurait risqué de chasser le bonheur et de ruiner sa famille. C'est du côté Est qu'il l'a allongée en ajoutant deux travées de colonnes : c'est en effet par contraste le côté vulgaire, en particulier l'angle Nord-Est, qui sert souvent de resserre à provisions.

Chez les gens du peuple, ce bâtiment constitue à lui seul toute la maison : c'est ce qu'on appelle « une maison composée d'un hall avec deux appartements privés ».

Mais un personnage riche comme celui qui nous intéresse a une demeure bien plus considérable, avec des pavillons devant et derrière. Ceux de devant, formant ailes de chaque côté de la cour, sont pour le moment inhabités : l'aile de l'Est est suivant l'usage réservée aux hôtes ; celle de l'Ouest est destinée à ses enfants quand ils seront mariés. Pour l'instant ses femmes et ses enfants encore petits habitent les appartements intérieurs, au delà de la cour, et aux étages du hall principal.

A cette époque, en effet, les maisons à étages paraissent avoir été nombreuses, si on en juge par le nombre de représentations que nous en avons. Une disposition fréquente comportait un bâtiment à deux étages avec deux petits pavillons supplémentaires formant un troisième étage aux deux extrémités ; d'autres fois c'est au milieu qu'on plaçait le pavillon formant troisième étage. On accède aux étages par des escaliers étroits et raides souvent placés à l'extérieur. Le deuxième étage du hall central sert de salle de réception aux femmes : les pierres gravées du Chan-tong montrent une fête aux deux étages, en bas les hommes, au-dessus les femmes.

Entrons dans le hall. Les colonnes sont peintes en rouge, les poutres apparentes du plafond sont sculptées et peintes. Au milieu de la salle, une sorte de baldaquin avec des tentures drapées surmonte l'endroit où on place le siège du maître de la maison les jours de réception. Les murs en briques sont simplement blanchis à la chaux, ce n'est qu'aux jours de fête qu'il y fait accrocher des tentures. Chez la plupart de ses amis, ce sont simplement de fines étoffes de soie légère, blanche, brodée de dessins figurant des haches stylisées, où les galons plaqués sur les coutures joignant les lés étroits jettent des notes de couleur. Mais notre personnage a des tentures plus originales pour les jours de fête : son père, qui a été fonctionnaire en Asie centrale, en a rapporté des étoffes brodées ; ce sont des étoffes de style hellénistique provenant de quelque atelier de Syrie ou de Mésopotamie,

et les processions d'éphèbes grecs qu'elles représentent semblent un peu dépayées au bord du Fleuve Jaune. On a trouvé récemment des fragments d'étoffes de ce genre en Asie centrale et en Mongolie. A l'étage supérieur, dans les appartements intérieurs, il a fait peindre des portraits de femmes célèbres par leurs vertus, et les exemples de piété filiale. C'est une mode qui se répand depuis qu'un demi-siècle plus tôt une impératrice a fait ainsi décorer ses appartements au palais. Quant au sol en terre battue, il est recouvert simplement de nattes. C'est un de ses regrets de n'avoir pas, comme un de ses amis, à y étendre des tapis de Cachemire qui commencent à être à la mode, mais qui sont rares et coûteux.

Une grande maison, avec nombre de femmes et d'enfants, exige un personnel d'autant plus considérable que le chef de famille est un personnage plus important. Aussi les serviteurs sont-ils nombreux. Il y a d'abord des esclaves ; mais il y en a peu : depuis les édits humanitaires de l'empereur Kouang-wou, une centaine d'années plus tôt, qui ont interdit de mettre à mort et de marquer au feu les esclaves, tout le monde sait qu'on ne peut plus se faire servir : on ne peut plus tirer d'eux aucun travail, ni même les garder et les empêcher de s'enfuir. D'ailleurs il serait de toute façon impossible d'en avoir un nombre suffisant puisqu'il n'est permis qu'aux princes d'en posséder plus de trente. Comment tenir sa maison avec trente domestiques seulement ? Il faut y ajouter des serviteurs à gages. On les recrute sans peine : non seulement il y a toute une classe de pauvres gens qui font métier de se louer comme domestiques, mais encore nombre de gens de toute origine y sont réduits temporairement par la misère : pour n'en citer qu'un exemple, un personnage à qui une extrême précocité dans ses études donna son heure de célébrité au début du II^e siècle ap. J.-C., Tou Ken, dut quelque temps se louer comme serviteur à gages dans un cabaret d'une petite ville de province pendant

qu'il se cachait devant la colère de l'impératrice douairière Teng.

Ni chaises ni tables naturellement nulle part : ces meubles sont encore inconnus. Les deux types de chaise chinoise ancienne, fauteuil à quatre pieds et tabourets à pieds croisés, viendront d'Occident seulement vers le III^e siècle de notre ère, et d'ailleurs les Chinois seront lents à adopter l'usage de ces « couches de barbares », comme ils les appelleront longtemps, bien qu'ils semblent en avoir eu parfois chez eux par curiosité. Ce n'est qu'au VIII^e que la mode en ayant été adoptée par la cour, elles se répandront très vite du haut en bas de l'échelle sociale. Mais ce temps est encore loin.

A l'époque des Han où nous sommes, on s'assied par terre, sur des nattes. A l'hôte qu'on veut honorer on offre une couche, simple planche en bois sur quatre pieds très courts, recouverte d'une natte ; c'est un meuble encombrant, mais somme tout assez léger, puisqu'on peut le déplacer et qu'on ne le fait apporter qu'au moment où on en a besoin. Il y en a de diverses sortes, de basses ou de hautes, pour une ou plusieurs personnes ; et leur emploi diffère suivant le rang de celui à qui on les offre.

Entrons dans la chambre du Sud-Ouest, où dort le chef de famille. Son lit, de tout point pareil aux sièges que je viens de décrire, est fait d'une planche recouverte d'une natte ; c'est d'ailleurs le même mot qui désigne sièges et lits ; on ne les distingue pas, et les auteurs du temps déclarent qu'un lit est un meuble qui sert à la fois à s'asseoir et à se coucher. Au-dessus, un baldaquin, qu'on appelle un « attrape-poussière », forme ciel de lit, avec des rideaux pour protéger le dormeur contre le froid. Notre homme dort couvert d'une couverture de coton ouaté : c'est là une couverture d'homme riche, car les pauvres gens n'ont que des couvertures de toile. Sous sa tête est placé un oreiller en bois un peu dur, recouvert d'une petite taie qui se lave. On a retrouvé les débris

d'un oreiller laqué : il ne subsiste que l'ossature ; les parties intermédiaires, en lattes de bambou non laquées pour céder un peu au poids de la tête et rendre le contact moins dur, ont disparu. Autour de lui, sur le lit même qui est très large, sont placés des paravents qui l'isolent et le gardent un peu des courants d'air.

Le matin approche, mais naturellement personne dans la maison ne saurait dire l'heure : le soleil n'étant pas encore levé, il est trop tôt pour consulter le cadran solaire de la cour ; quant aux grandes horloges à eau comme il y en a au palais, ce sont, avec leurs trois récipients disposés en escalier, des instruments trop encombrants, trop compliqués et beaucoup trop difficiles à faire établir pour qu'un simple particulier puisse en posséder une. Heureusement le chant du coq suffit à réveiller le maître ou tout au moins les serviteurs. A peine éveillé, notre homme se lève aussitôt, car son lit est trop dur pour prêter à la flânerie. L'habitude est d'être prêt au lever du soleil. Les domestiques allument les lampes : une grande lampe à neuf branches éclaire toute la pièce. Mais il y a d'autres lampes d'aspect plus artistique : en voici une dont le pied est fait d'un petit personnage monté sur un dragon. Et s'il est nécessaire d'aller chercher quelque chose au dehors ou dans un coin mal éclairé, on peut se servir de lampes portatives : certaines, en bronze, ont la forme allongée des coupes à vin, avec leurs deux petites anses latérales plates ; une moitié du couvercle s'ouvre en tournant autour d'une charnière et se rabat de façon que le creux en soit en haut ; c'est lui qui sert de lampe, c'est là qu'on met la mèche, le trop-plein d'huile se déverse dans la coupe qui est dessous.

La toilette est vite faite. Au réveil il se lave les mains et se rince la bouche, puis il se coiffe. Dans la première moitié du II^e siècle av. J.-C., les courtisans de l'empereur Houei (194-188) se blanchissaient et se fardaient le visage chaque jour, mais il ne semble pas qu'ils se le

soient lavé régulièrement. Le Code des Han imposait à tous les fonctionnaires le devoir de se laver les cheveux et le corps une fois tous les cinq jours ; ce jour-là était un jour de congé général, où les administrations vauquaient. La raison de ce congé était qu'on ne pouvait mettre le bonnet officiel pendant qu'on laissait sécher ses cheveux défaits et tombant sur les épaules.

Aujourd'hui n'étant pas jour de bain, notre personnage ne fait que de brèves ablutions et s'habille.

Les vêtements de dessous, ceux qui sont portés directement sur la peau, étaient pour autant que nous les connaissons, des plus succincts. Les hommes portaient un petit caleçon très court en toile qu'on appelait assez malproprement le caleçon à urine, et aussi une petite chemise courte sans manches, appelée veste à sueur. Quant aux femmes, elles portaient un vêtement qui devait différer peu du vêtement correspondant des femmes chinoises modernes : c'est une pièce d'étoffe ovale allongée couvrant seulement les seins et le ventre, attachée au cou et à la taille par des cordons, et laissant nus le dos et les côtés. Hommes et femmes portaient de plus un pantalon long ou court, suivant les cas.

Le costume chinois complet s'est de tout temps composé de deux pièces, une veste et une jupe, celle-ci étant longue dans les vêtements de cérémonie et courte dans les vêtements de travail ; suivant les costumes, veste et jupe restent séparées en deux pièces, ou sont au contraire jointes en une seule robe. Notre personnage étant un fonctionnaire porte ordinairement des vêtements longs, même dans la vie privée. A l'ordinaire il doit le matin se rendre à la Cour ; il revêt alors son costume officiel ; mais il vient d'être malade et est autorisé à se reposer chez lui. Il n'a donc pas à sortir, et comme il est tôt, il met son costume du matin, le vêtement « foncé carré » en deux pièces, veste et jupe séparées. Les serviteurs s'empressent autour de lui : l'un, agenouillé, lui arrache les genouillères de cuir blanc qui vont avec ce costume,

puis lui passe ses chaussettes de soie retenues en haut par des jarretières, et, par-dessus, des bottines de cuir ; un autre l'aide à enfiler le veston de toile noire court aux manches carrées à l'emmanchure large tenant toute la hauteur du veston ; un troisième lui met la jupe de soie blanche froncée à la taille et la ceinture de soie noire ; enfin un dernier lui apporte sa coiffure (il n'est pas convenable de rester tête nue), le bonnet de soie noire en forme de tasse renversée qui est le bonnet du matin. Mais avant de le lui poser sur la tête, il lui arrange son turban. Autrefois c'était la coiffure des enfants ou des gens du peuple qui n'avaient pas droit au bonnet, et les gens convenables n'auraient jamais voulu se laisser voir ainsi coiffés. Mais l'empereur Yuan (48-33), qui avait sur le front un épi rebelle qu'il ne voulait pas laisser voir, adopta le turban, et quelques années plus tard, l'usurpateur Wang Mang, qui était chauve, fit de même, en déployant l'étoffe de façon à former une coiffe couvrant la tête. Les courtisans les imitèrent et la mode s'en généralisa très vite. Maintenant, à l'époque qui nous occupe, au bout d'un siècle et demi, tous les hommes le portent à la maison, et le gardent même sous le bonnet qui est la coiffure de cérémonie.

Notre homme enfin habillé, on lui sert un repas léger, après quoi ses enfants viennent lui faire leur visite rituelle du matin : ils ont un costume en deux pièces pareil à celui de leur père, sauf que le veston est en soie noire, avec un turban roulé sans bonnet, ce qui est le vêtement de cérémonie des jeunes gens. Ils lui demandent des nouvelles de sa santé, et l'aîné fait le simulacre de lui offrir de l'eau pour se laver les mains.

Pendant ce temps en effet, les appartements intérieurs se sont peu à peu éveillés. Puisque notre Chinois est fort riche, il a nécessairement un grand nombre de femmes, ce qui tient d'autant plus de place que chacune d'elles a pour la nuit une chambre particulière. C'est

un tout petit cabinet que le lit occupe en entier. Les dessins de l'époque des Han en figurent un, mais de façon si schématique que, pour mieux le faire comprendre, il faut d'abord le montrer tel qu'un peintre du ix^e siècle le représente. C'est un tableau religieux : la reine, la future mère du Bouddha, dort et le Bodhisattva descend sous la forme d'un éléphant. Mais bien que la scène se passe dans l'Inde, c'est un palais chinois. On peut voir la minuscule pièce que remplit l'estrade où dort la reine. Une autre peinture plus ancienne montre elle aussi une pièce très petite, et que le lit remplit toute.

C'est une pièce analogue que représente schématiquement un dessin d'une pierre gravée du ii^e siècle. C'est l'histoire de la femme vertueuse de la capitale. Son mari, qui avait un ennemi mortel, changeait chaque nuit de chambre pour dormir. L'ennemi menaçait la femme de tuer son père si elle ne lui révélait le lieu où son mari passerait la nuit suivante. Prise ainsi entre deux devoirs, elle désigna une chambre à l'assassin, puis, la nuit venue, elle s'y coucha elle-même et se fit tuer par l'ennemi qui la prit pour son mari. Le petit pavillon où elle dort est représenté par deux colonnes et un toit. A l'intérieur se trouve quelque chose qui ressemble à un lit européen ou chinois moderne, mais est en réalité la couche en bois posée sur une estrade occupant toute la superficie de la pièce. L'assassin n'entre pas : il lui faudrait monter sur le lit. C'est dans ces petites chambres que les femmes passent la nuit.

Je n'ai pas besoin de décrire en détail l'habillement féminin : j'ai déjà dit que les vêtements des femmes différaient peu de ceux des hommes. Mais souvent elles portaient des couleurs vives : dans une peinture sur laque représentant la déesse Si-Wangmou et une servante, le corsage est vert clair avec des bordures vert foncé ; la jupe est jaune semée de points rouges. En été, au sixième mois qui est le temps des plus fortes chaleurs, il est élégant de porter, comme les femmes du palais, une tu-

nique droite sans manches, de couleur pourpre, sans broderie ni application de fleurs. On a trouvé à Lo-lang, en Corée, dans un tombeau de femme, tout le matériel de toilette : boîte à poudre, boîte à fard, pincettes, spatules, miroir. Une boîte de laque contenait le miroir et il y avait un grand plateau de laque pour disposer les divers ustensiles pour la toilette. La Chinoise de ce temps se blanchissait non seulement le visage, mais encore le dos et les épaules ; elle se servait pour cela soit de poudre de riz, soit de « poudre barbare », c'est-à-dire de céruse, en ayant soin d'essuyer légèrement la poudre au-dessous des yeux pour se faire la « parure de larmes ». Sur ce fond de teint, elle étalait des taches de rouge minéral de cinabre ou encore de rouge végétal de carthame ; pour finir, elle posait sur les joues des mouches, points noirs dont la place variait suivant la mode. De plus, elle se faisait raser les sourcils qu'elle remplaçait par une ligne bleue de cobalt un peu plus haut sur le front ; la forme et la place de ces faux sourcils variaient suivant la mode : au milieu du 1^{er} siècle avant notre ère, sous l'empereur Wen-ti, il était de bon ton de se dessiner des sourcils en forme d'accent circonflexe ; au milieu du 11^e siècle de notre ère, la mode était aux sourcils déliés de forme arquée qu'on appelait « les sourcils de tristesse » ; un peu plus tard on préféra les sourcils larges et épais ; l'exemple de l'impératrice Ming-tö dans la deuxième moitié du 1^{er} siècle ap. J.-C., qui, ayant les sourcils naturellement fort bien dessinés, les conserva, se contentant de compléter avec du noir une pointe insuffisante du côté gauche, n'avait pas suffi à faire abandonner cette mode. Voulez-vous savoir comment on décrit une jolie femme à la mode au 11^e siècle ? « Souen Cheou avait un beau teint, et excellait à se faire un visage agréable ; elle se faisait des sourcils de tristesse, la parure de larmes, un chignon en cheval qui tombe (de travers et pendant d'un côté) ; elle tenait la bouche comme une personne qui a mal aux dents (avec un rictus

qui découvre les dents, sans avoir l'air gai) ; elle avait la démarche à la taille cassée » (c'est-à-dire probablement le ventre en avant, comme on voit tant de statuettes féminines antérieures aux T'ang).

Laissons la femme à sa toilette et retournons auprès du mari. Une fois sa toilette et son habillage terminés, il a pris des livres et du papier et il s'est mis à l'étude. On lui a préparé un siège, fait, je l'ai dit, d'une planche avec une natte ; en été cela lui suffit ; en hiver il fait apporter de plus une peau de mouton pour se tenir chaud aux jambes. Puis il s'assied ; mais, comme il est seul, il n'a pas besoin de se gêner. Il s'accroupit en allongeant les jambes, sans aller toutefois jusqu'à les allonger complètement devant lui dans la position qu'on appelle « s'asseoir en écartant les jambes en forme de panier à vanner », c'est une manière de se tenir grossière qui est une injure envers ceux devant qui on la prend, et qu'un homme bien élevé ne se permet même pas quand il est seul ; il se contente de la position accroupie, les genoux relevés, position un peu relâchée, mais convenable tout de même. Il se fait apporter un accoudoir qu'il dispose à sa gauche pour s'y appuyer (on ne le met jamais à droite, ce serait de mauvais augure, car c'est la place qu'on donne à l'accoudoir des esprits dans les sacrifices) : c'est un petit banc de cinq pieds de long (environ un mètre) et deux de haut sur deux de large, de bois laqué noir sur des pieds laqués rouge qu'on lui met sous le bras et sur lequel il s'appuie. C'est le plus simple de ses accoudoirs : pour les réceptions officielles, il en a de très beaux, un à trois pieds en particulier où des artistes chinois ont tâché d'imiter le style occidental en ornant les pieds de têtes de sphinx, du genre de celui que Sir Aurel Stein a retrouvé dans une petite station chinoise ruinée des bords du Lobnor et qui est du II^e ou III^e siècle. Les autres sont moins originaux, car les motifs sont tout chinois, mais n'en sont pas moins beaux avec leurs pieds ornés de têtes de dragons. Quand il est bien

installé, il fait placer devant lui une table, qui est un autre petit banc tout pareil au premier, mais d'un emploi différent : au lieu d'être mis à gauche pour appuyer le coude il est devant, passant sur les cuisses. Auprès de lui des livres faits de fiches en bois mince montées sur deux lanières de cuir, fort lourds et incommodes, et quelques autres d'un genre nouveau qui commence à se répandre : ce sont de longs rouleaux d'une matière spéciale qui vient d'être inventée, le papier. Quelques stylets en bois pointus pour prendre quelques notes sur des fiches, un pinceau pour écrire sur le papier, de l'encre, et son matériel de scribe est complet.

Mais à peine est-il installé qu'on lui annonce la visite de l'intendant de son domaine qui vient lui rendre des comptes. C'est un inférieur avec qui il n'a pas à faire de frais : il n'a ni à mettre un costume de cérémonie, ni à aller au-devant de lui pour le recevoir. Mais encore faut-il être correct. Il fait enlever la table et les livres, l'accoudoir est laissé, mais il ne s'y appuie plus, et il reprend la position régulière, c'est-à-dire qu'il s'agenouille, ramenant sous lui ses jambes pliées de façon à être assis sur ses pieds, le corps droit : Le visiteur entre, on place une natte devant lui, et il s'agenouille aussitôt, puis se prosterne le front contre terre ; et l'hôte lui rend son salut. Après quoi, la conversation s'engage par quelques formules de politesse, puis les domestiques de l'intendant, agenouillés eux aussi, tirent de leurs boîtes les présents d'usage. Cela fait, on en vient aux choses sérieuses, à l'examen des comptes.

L'intendant parti, la matinée est passée et il faut s'habiller pour le déjeuner : les Rituels imposent de mettre le vêtement de cérémonie pour les repas, c'est-à-dire, pour un fonctionnaire, le vêtement officiel. A cette époque, le vêtement officiel est chose toute récente : ce n'est qu'en 59 de notre ère que l'empereur Ming a créé une série d'uniformes de Cour, et tous ces uniformes, faits en principe selon les indications des Rituels par

une commission chargée de recueillir dans les Livres classiques tous les passages se rapportant au costume, ont été taillés en réalité sur le modèle du costume des lettrés, considéré comme conforme aux règles rituelles ; le trait caractéristique de celui-ci était que la veste et la jupe étaient cousues ensemble à la ceinture de façon à former une robe longue couvrant la personne de la tête aux pieds. Au temps des Han, on faisait cette robe longue, commune aux hommes et aux femmes en deux formes, froncée à la taille de façon à être plus large au bas de la jupe qu'à la ceinture, soit tombant tout droit des épaules aux pieds ; la première était doublée de soie blanche, la seconde n'était pas doublée. L'un et l'autre vêtements étaient considérés comme les représentants modernes de l'ancien costume long des Rituels. Nous ne savons en réalité rien des costumes de la Cour des Tcheou ; tout ce qu'on peut dire est que le costume serré à la taille et évasé dans le bas dérivait du vêtement officiel des pays de l'Est, patrie des principaux lettrés de la Cour des Han, tandis que le vêtement droit avait été le vêtement officiel de la Cour de Ts'in. Le vêtement droit perdait chaque jour du terrain devant l'habit froncé à la taille : celui-ci était ce qui se portait le plus dans toutes les classes de la société au temps des Han postérieurs ; la forme en était tellement à la mode qu'on faisait ainsi même des vêtements non doublés.

C'est naturellement un costume froncé à la taille que met notre personnage. Il n'a pas pour cela à enlever son vêtement du matin : l'habit de cérémonie doit se mettre sur un autre vêtement qu'on appelle « le vêtement intermédiaire » ; c'est par-dessus le vêtement du matin devenu vêtement intermédiaire que les serviteurs lui passent sa robe. Il enfle les larges manches en forme de « fanon de bœuf qui tombe » dont la partie médiane descend en s'arrondissant jusqu'aux genoux, tandis qu'elles sont resserrées aux poignets où elles ont seulement 11 pouces (environ 22 cm.), et même à l'emmanchure qui n'a que

22 pouces (44 cm.) chez les simples particuliers, mais s'agrandit à mesure que le rang hiérarchique s'élève. Conformément à la mode, le col de la veste, qui rituellement devrait être carré, s'arrondit par derrière : on ne fait plus les cols carrés qu'aux petits enfants. La robe passée, il ferme la veste dont les revers viennent croiser en triangle sur le milieu de la poitrine, le grand revers de gauche passant par-dessus le petit revers de droite et allant s'attacher sous l'aisselle droite ; puis on lui agrafe la jupe au moyen du pan long et étroit qu'on appelle la « queue d'aronde à la taille étroite ». Enfin on lui ceint la taille d'une ceinture de soie : elle se fermait par un nœud passant dans un anneau fixé au côté droit, et les extrémités en retombaient en flottant le long de la robe. Mais les hommes remplaçaient souvent cette fermeture ancienne par une boucle en métal ciselé imitée de celles des barbares du Nord. Pour achever l'habillement, on prend soin que la basque de la veste tombe correctement, c'est le long pan arrondi qu'« on voit lorsqu'on se trouve derrière quelqu'un », parce qu'il descend par derrière au-dessous de la ceinture : il se reconnaît facilement sur nombre de figures d'hommes dans les dessins gravés sur pierre. Cette partie du costume varie constamment avec la mode : sous les Han antérieurs, la basque longue était une bizarrerie et semblait ridicule ; elle était au contraire courante au milieu du 11^e siècle de notre ère. Enfin, après avoir rectifié ou changé le turban, on lui met sur la tête le bonnet de cérémonie.

Si nous avons l'indiscrétion de jeter un coup d'œil dans les grands coffres qui servent d'armoires, nous y verrions bien d'autres costumes encore : d'abord des habits officiels pour les diverses cérémonies de la Cour, puis des vêtements d'intérieur ou de travail, vêtements courts mis à la mode par l'empereur Kan, le fondateur de la dynastie, qui ne dépassent pas les genoux, tuniques à longues basques comme les non-fonctionnaires en portent souvent à la place de l'habit de cérémonie, etc. ;

la plupart sont serrés à la taille, larges dans le bas. Pour trouver des gens habillés autrement, il faudrait sortir de cette maison et aller chez des gens du peuple : chez les riches, même les serviteurs sont en robe longue quand ils approchent du maître, quand ils servent à table par exemple. Seuls les hommes qui se livrent à des travaux de force sont bien obligés de renoncer aux robes lourdes et encombrantes, les ouvriers mettent une culotte courte : la voici portée par le mythique Chen-nong, l'inventeur de l'agriculture, représenté sur une dalle funéraire bêchant la terre. C'est encore un vêtement trop encombrant, et les coolies lui préfèrent souvent un tout petit caleçon triangulaire laissant les cuisses nues qu'on appelle, à cause de sa forme, « le caleçon en forme de museau de veau » : il est porté par les domestiques faisant des besognes malpropres ; c'est lui que portait, dit-on, le grand poète Sseu-ma Siang-jou au temps où, jeune et encore inconnu, après avoir enlevé la belle Wen-kiun, il s'était trouvé dénué de ressources : il avait dû vendre le char et les chevaux grâce auxquels ils s'étaient enfuis, et du produit de la vente il avait acheté un cabaret où la jeune femme vendait du vin, tandis que lui-même, vêtu du caleçon en forme de museau de bœuf et travaillant au milieu de ses domestiques, lavait la vaisselle. Mais d'ordinaire, les domestiques et les esclaves familiers portent dans la maison soit le vêtement long, soit plutôt le vêtement court, plus commode pour travailler puisqu'il avait les manches étroites et que la jupe dégage les pieds.

Pendant que notre personnage achève de s'habiller pour déjeuner, descendons dans la cuisine, voir préparer le repas. La cuisine est dans les communs ; dans les palais où il y a une salle de banquet particulière, elle est souvent dans le sous-sol de cette salle ; il n'y a que dans les maisons des pauvres gens qu'elle est dans le même corps de bâtiment que la grande salle, que son fourneau chauffe et enfume tout à la fois. Notre personnage, quand il a

fait construire sa maison, a mis la cuisine assez loin pour n'en être pas incommodé ; d'autre part, suivant l'usage ordinaire, il l'a mise près du puits.

Un grand fourneau à deux trous occupe tout le fond de la cuisine ; en avant, sur le plus grand de ces trous, une énorme bouilloire toujours remplie d'eau ; derrière, un trou moins grand sur lequel on met des pots pour préparer diverses sortes de mets ; le fourneau se charge en avant par une ouverture carrée, et un esclave particulier a pour besogne de recharger le foyer et de souffler de l'air avec une longue canne creuse. Une foule d'esclaves s'empresse autour de la cuisine. En voici deux qui vont chercher de l'eau au puits, une perche à contre-poids leur permet de tirer l'eau sans effort ; mais il y a dans d'autres maisons des puits plus simples où l'on tire l'eau par un seau au bout d'une corde sans contre-poids. Le couteau à la main, un boucher s'approche d'un porc ligoté qu'il va égorger et dépecer. Cet autre pousse un mouton. Un cuisinier agenouillé devant une petite table est en train d'écailler un poisson. Quelques domestiques lavent la vaisselle.

Dans un coin sont suspendues à des crocs toutes sortes de victuailles : un jambon, une chèvre ouverte dans toute sa longueur et aplatie, un canard ouvert de la même façon, des poissons. L'heure du repas approche, des esclaves lavent les plats et les bols, et se préparent à servir. Les mets sont mis tout découpés sur des plats et des assiettes disposés sur de petites tables avec ou sans pieds qu'on pose à terre devant les convives. Voici des esclaves qui montent les plats par l'escalier très raide. En voici d'autres qui servent un très haut personnage et lui présentent un bol qu'ils se passent de main en main.

Que mangeaient les Chinois de ce temps ? Leur cuisine était aussi éloignée de la cuisine chinoise moderne que celle des Grecs ou des Romains peut l'avoir été de la nôtre. La seule chose qui n'ait pas changé est l'amour de l'échalotte et de l'oignon. Le porc était sûrement,

en ce temps comme aujourd'hui, la viande la plus ordinairement servie aux repas des riches comme des pauvres (mais ceux-ci n'en devaient pas manger souvent) ; les conserves et les hachis paraissent avoir été aussi de consommation courante. On accompagnait la viande de millet ou de sorgho, ou encore de riz, mais le riz n'avait pas encore pris la prééminence qu'il a de nos jours. De l'eau, quelques liqueurs fermentées analogues à celles qu'on boit encore aujourd'hui, servaient de boisson. Les infusions de thé étaient encore inconnues des Chinois : c'était une boisson des sauvages du midi du Fleuve Bleu, et la mode ne s'en répandit qu'au cours des siècles suivants. Dans les grands circonstances, la cuisine devenait plus recherchée. Les plats qu'on mangeait à certains banquets de cérémonie sont plus curieux qu'appétissants. La viande crue coupée en tranches minces y joue un rôle important : tantôt on la fait sécher après l'avoir soit aromatisée au gingembre, soit battue, ou bien on la fait macérer dans du vinaigre assaisonné d'oignon.

Un grand banquet complet se compose de cinq services : bouillon, bœuf, mouton, porc et poisson, gibier, et chacune des trois viandes est servie préparée de trois façons : rôtie, en hachis et en tranches confites dans le vinaigre. Chaque service est accompagné de plats de riz ou d'autres céréales : riz avec le bœuf et le mouton, millet avec le porc, etc. Parmi les mets délicats et recherchés, on cite le hachis d'escargots confits dans du vinaigre, le cochon de lait farci d'oseille, la tortue farcie d'une sorte de vinaigrette de viande hachée, la viande de chien, enfin un plat après lequel je m'arrêterai : des tranches de viande crue aromatisées au gingembre et séchées, assaisonnées d'œufs de fourmis conservés au sel.

Vous ne vous étonnerez pas qu'avec cela il ait été nécessaire de boire beaucoup : on tirait toutes sortes de boissons fermentées du millet, des boissons douces, sucrées, fortes, amères. Mais si nous connaissons à peu près le mode de fabrication de ces diverses liqueurs, nous

n'avons aucune idée de leur goût ou de ce qu'elles étaient réellement ; tout ce que nous savons est qu'on se grisait fort bien avec elles, et que l'ivresse était la conclusion habituelle des grands festins.

Ces grands festins d'ailleurs sont rares. En effet, une loi interdit à quiconque de recevoir plus de trois invités à un repas, en dehors des fêtes, sous peine d'une amende de quatre onces d'or. Mais si les occasions sont rares, on ne profite que davantage de celles qui surviennent. Les banquets des jours de fêtes sont de véritables ripailles, où l'on s'empiffre jusqu'à être malade, où on se saoule. On les accompagne de musique et de danse. Parfois ce sont les convives eux-mêmes, qui, égayés par le vin, se mettent à danser : quand en 67 av. J.-C. Hiu Kouang-han, grand-père maternel du Prince héritier, inaugura son hôtel à la capitale, au banquet qu'il offrit à tous les hauts fonctionnaires venus le féliciter, l'un d'eux, le ministre du Trésor privé, mima le combat du singe et du chien, danse burlesque qui fit rire tous les assistants. D'autres fois, l'hôte fait venir des danseurs professionnels, ou même des baladins ; des équilibristes font des tours : l'un se tient sur la tête devant les convives ; un hercule porte une perche où des enfants suspendus par les mains et les pieds font de la voltige ; à côté, un homme jongle avec six balles à la fois ; d'autres dansent en agitant leurs longues manches ; des tambours, des flûtes et divers instruments les accompagnent.

Tels sont les principaux actes de la vie journalière d'un riche fonctionnaire de la cour de Chine aux confins du 1^{er} et du 11^e siècle ap. J.-C., quand il se repose chez lui et que les devoirs de sa charge ne l'appellent pas au palais.

HENRI MASPERO.

